

## Habiter

### P. Frédéric LOUZEAU

Bonsoir et bienvenue à tous. Nous sommes dans notre dernière séance du premier semestre de la Chaire « *L'Humain au défi du numérique* ». Je vous rappelle que pendant une première année nous essayons de faire un parcours en prenant de grandes entrées, je dirais même des autoroutes, et de traiter des grands thèmes qui touchent à l'humanité, aux rapports fondamentaux de l'humanité, afin de montrer comment ces grandes entrées de l'humanité ou de la culture humaine sont travaillées de l'intérieur par le numérique. Nous terminons aujourd'hui la première partie de cette séquence par un terme tout simple qui est « Habiter ». Merci beaucoup à nos deux intervenants et merci à vous d'être là.

### Jacques-François MARCHANDISE

Je voudrais dire quelques mots d'introduction avant de passer la parole à Francis Jaureguiberry et Luc Gwiazdzinski, autour de cette question qu'on a délibérément appelée « Habiter » plutôt que « Territoire » ou qu'un terme plus classique. En effet, je voudrais revenir sur une des idées qui traverse depuis le départ le croisement du numérique et du territoire, du numérique et de la ville, qui est l'hypothèse d'un « cyber espace », c'est-à-dire d'un territoire qui se promènerait en dehors du territoire. D'où la question de savoir si la territorialité est changée complètement par le numérique, si on habite de la même façon la planète et si nos appartenances, nos identités se configurent de la même façon.

On a vu successivement, au fil des années, plusieurs paradigmes à l'œuvre dont un des plus grands a été *le télé-quelque chose* qui a été la grande aventure des récits du numérique des années 90 et un peu plus et qui n'a pas disparu ; un autre de ces paradigmes se situe probablement autour de *la mobilité* et un autre s'est constitué autour de *la proximité*. Cet ensemble de lectures de la relation au territoire s'est aussi mêlé, combiné avec tout un ensemble de promesses du numérique par rapport à l'aménagement du territoire, à l'enclavement des territoires, à l'égalité ou aux inégalités territoriales, aux fractures territoriales également. Plus récemment, on a vu apparaître, au fil de ces dernières années, une approche qui est davantage celle de la ville avec le numérique, autour de la smart city, d'une ville traversée, transformée par le numérique.

Ce dont on va essayer de parler aujourd'hui n'est pas tant *comment institutionnellement, administrativement la ville change avec le numérique*, mais peut-être plus *comment interfèrent, à l'intérieur de ces aventures là, nos expériences de la ville, du territoire, nos relations ou nos empêchements de relations, nos encombrements de relations*. Pour cette raison, on a choisi de convier deux intervenants qui se connaissent bien et qui interviennent depuis deux disciplines différentes :

- Francis Jaureguiberry est sociologue et exerce ses talents à l'université de Pau et de l'Adour au sein de laquelle il pilote des aventures qui sont à la fois de l'ordre de la sociologie et de la géographie ;
- Luc Gwiazdzinski est géographe et basé à l'université de Grenoble.

Ils vont intervenir avec des points de vue tout à fait complémentaires, puisqu'ils proposent chacun des paradigmes et des clés de lecture qui percutent pas mal d'idées reçues, enthousiastes mais aussi inquiètes d'ailleurs, autour de ce que le numérique fait au territoire, ce qui va particulièrement nous intéresser puisqu'on est dans le cadre de « *L'Humain au défi du numérique* », dimension à laquelle tous deux se sont attaqués, à savoir celle de notre relation au numérique et de la manière dont on peut se débrouiller de cette nouvelle configuration.

Je vous propose donc de commencer par écouter la parole de Francis Jaureguiberry.

## Francis JAUREGUIBERRY

Merci et bonsoir à tous et à toutes. Sans qu'on en prenne encore bien la mesure, bien qu'on en parle beaucoup, il semble que nous entrions dans un « nouveau monde », un monde où notre réalité urbaine, spatiale en général, ne se contente plus d'être là, en face de nous, mais de plus en plus nous parle, c'est-à-dire que les lieux, les objets ne cessent, via nos petits smart-phones, de nous délivrer des informations sur ce qu'ils sont, ce qu'ils proposent et le fait que de plus en plus de puces RFID et de géo-localisations de puces électroniques soient distribuées sur les objets et sur les lieux, nous rend plus simplement la vie plus facile. Tout à l'heure, j'étais à un endroit dans Paris que je ne connaissais pas ; il y a encore très peu de temps, il y a deux ans, j'aurais demandé mon chemin ; là, j'ai sorti mon smart-phone, je me suis géo-localisé et j'ai trouvé immédiatement l'endroit où je devais aller.

On s'habitue donc à être informé sur ce qui nous entoure : *je suis là, je peux savoir où est la prochaine bouche de métro, le restaurant végétarien le plus proche, le cinéma le plus proche et dans ce cinéma, quelle séance passe, à quelle heure, ou face à quel musée je suis, etc.* Evidemment, cela va beaucoup plus loin : vous avez tous entendu parler de la « réalité augmentée » : vous vous mettez sur votre application de vidéos ou photos sur votre smart-phone, vous pointez sur un bâtiment (bien sûr, tout l'espace n'est pas encore informé, mais il l'est de plus en plus) et vous savez que ce bâtiment là a été bâti en telle année, a eu telle fonction, etc. et si c'est un musée, quelles sont les heures d'ouverture, les tarifs, les réductions, etc. Et, on s'habitue à faire cela : la semaine dernière, j'ai réservé une chambre d'hôtel dans une ville que je ne connaissais vraiment pas, j'ai visité le lieu avec Google Street View, je suis arrivé sur mon hôtel et j'ai visité ma chambre d'hôtel. On s'habitue de plus en plus souvent à pré-visiter les lieux que nous allons traverser.

Par parenthèses, lorsque vous êtes sur la géo-localisation sur vos smart-phones, vous êtes toujours au centre et l'environnement est autour de vous et à votre disposition. Lorsque vous prenez une carte routière, la carte d'une ville, vous vous situez dans quelque chose qui existe déjà, tandis que là, c'est ce qui existe déjà qui se situe par rapport à vous et qui vous informe, qui vous délivre des données de type encyclopédique, pratiques, utiles. Nous avons de plus en plus recours à ces applications pour comparer les prix par exemple. Prenez les webcams : j'ai un étudiant qui a fait un mémoire, il n'y a pas très longtemps, sur les stations de ski des Pyrénées : il montrait que plus du tiers des gens qu'il interviewait à grande échelle avait visionné le matin même la station de ski avant d'y venir. On n'interroge plus seulement la météo, on regarde ce qui se passe réellement, de la même façon que le surfeur regarde les vagues avant de se déplacer, etc. On rentre dans ce monde, dans ce monde qui est informé.

Je crois (mais, je vais aller très vite là-dessus car c'est de la sociologie) que la notion d'expérience me paraît précieuse pour comprendre ce qu'on vit dans ce monde. Cette notion d'expérience renvoie à deux questions :

- d'abord, comment recevons-nous et comment percevons-nous l'environnement qui s'impose à nous comme étant déjà là, face à nous, frontalement ? On expérimente ce qui est déjà là.
- ensuite, que faisons-nous de ce monde là ? Comment agissons-nous pour le changer ou, au contraire, participer à son fonctionnement ?

L'expérience donc est, à la fois, *comment on reçoit le monde et qu'est-ce qu'on en fait ?* Mais, maintenant, la question qui se pose est *de quoi est faite notre nouvelle expérience à ce monde augmenté, à ce monde hybride ?* Jacques-François Marchandise parlait tout à l'heure de *télé-quelque chose* ; je crois qu'on a quitté cette figure là, où il y aurait un monde physique sur lequel se superposerait un monde médiatique. En fait, les deux se mélangent dans notre rapport au réel tel qu'il est, car le réel devient hybride. La question est donc *quelle est cette expérience à ce monde hybride ?*

Force est de constater que pour l'heure, l'essentiel de notre expérience à ce monde hybride est informé par une logique instrumentale, utilitaire, essentielle. Dans un monde où une information omniprésente colle à peu près tout, est à portée de clic, la réalité devient augmentée, mais augmentée de « quoi » ? Et bien sûr, on cherche à faire la liste des « quoi » ? Pour l'instant, les « quoi », ce sont essentiellement des informations de type vraiment utilitaire. C'est pour cela que, pour les villes, on dit que les villes deviennent intelligentes, c'est-à-dire que les services sont optimisés : on peut connaître, en temps réel, les flux dans les tuyaux d'eau, ce qui nous permet d'économiser de 10 % à 15 % des pertes d'eau jusqu'alors non repérées. De la même façon, prenez ce qui est très connu et dont on parle beaucoup : la circulation dans les villes, c'est-à-dire le fait de pouvoir suivre, en temps réel, les flux de circulation dans les artères. On sait comment cela marche : les opérateurs vendent la localisation de vos cartes Sim (pas vos noms, seulement vos cartes) que l'on superpose à des fonds de cartes et on voit ainsi la densité des flux et donc, on peut anticiper que si on continue sur cette voie on risque de s'encastrier dans un embouteillage, et donc on vous dit *prenez la première à gauche, la seconde à droite* et ainsi, vous évitez l'embouteillage. Donc, évidemment c'est très pratique, très utile et très intelligent. C'est d'ailleurs pour cela qu'on a retenu ce terme d'« intelligent » ! Et, il en va de même pour des tas d'utilisations. A chaque fois, du moins en ce qui concerne la gestion collective, il s'agit de partir des traces que nous laissons individuellement pour les traiter avec des algorithmes adéquats de façon à en retirer un bénéfice collectif.

C'est le paysage, le nouveau paysage qui se présente à nous ! Je voudrais poser à partir de là quelques questions puisque c'est, je crois, le but de ce séminaire, non pas que je sois critique (pour ceux qui connaissent ce que j'écris, on ne peut pas dire que je sois technophobe, ce serait plutôt l'inverse), mais je voudrais alerter sur quelques dangers.

Le premier danger est qu'à force de tout quantifier, qualifier, organiser, contrôler, les déplacements, la ville, le rapport à l'espace et aux lieux n'apparaissent plus que comme un simple élément ou ensemble fonctionnel qu'il s'agit d'utiliser ou de consommer au mieux, c'est-à-dire qu'on entre dans une logique purement utilitaire. Certes, cela permet des économies mais d'ici quelques années, y aura-t-il encore des lieux, des espaces, des endroits dont on pourra faire l'expérience à partir de nos seuls sens, en dehors de cette information omniprésente ? Sera-t-il encore possible de flâner, de se perdre dans les villes ? Je parlais des embouteillages tout à l'heure : sera-t-il possible d'aller s'encastrier dans un embouteillage sans être qualifié d'a-civil ? Car, effectivement, c'est a-civil puisqu'on dépense du CO<sup>2</sup>, qu'on va polluer davantage, etc. C'est une question qui se pose mais qui n'est pas uniquement urbaine, puisqu'il se trouve que je connais un peu la question en ce qui concerne la montagne, par exemple : il va devenir tout simplement impossible de se perdre en montagne, ce qui peut être rassurant car c'est synonyme certainement de sécurité, puisqu'on dispose d'informations omniprésentes. Je regarde tel pic, telle montagne, j'ai un rapport subjectif, à partir de mes seuls sens, de la beauté que ce lieu m'inspire et j'habite finalement ce lieu de façon poétique, ou subjective, ce qui ne m'empêchera pas ensuite de chercher éventuellement à savoir quel est le nom de cette montagne. Mais ce qui importe au départ, c'est cet élément subjectif, quasiment poétique.

Dès lors qu'on a une constante d'informations de type encyclopédique, il faut se poser la question de savoir en quoi le fait d'être constamment informé sur l'espace environnant peut-il nous couper d'une expérience de type subjectif ? Dit autrement, les lieux ne risquent-ils pas tout simplement de perdre leur âme ? C'est quelque chose qu'on observe bien par exemple dans les stations touristiques où les élus racontent toujours la même chose, c'est-à-dire qu'à force d'être instrumentalisés et convertis en produits de consommation que l'on utilise, que l'on consomme, les lieux perdent leur âme et leur spécificité ; ils ne sont plus finalement que des caricatures d'eux-mêmes sous forme de clichés que l'on consomme. Ils y perdent quelque chose ! C'est difficile de parler de cela car ce sont des expériences subjectives, individuelles qui ne sont pas traitées collectivement, mais à mon sens c'est un danger. Evidemment, il ne s'agit pas non plus de dire que les technologies de l'information ne portent qu'une logique instrumentale et utilitaire. Un smart-phone peut très bien être utilisé pour fixer une émotion sous forme de photos ou d'un petit enregistrement. Il y a certaines applications qui permettent aussi d'avoir un rapport ludique très inventif aux lieux et aux espaces. Il y a des associations qui œuvrent via les réseaux pour qu'une autre relation entre lieux et habitants se fasse. Il y a des habitants, des voisins qui apprennent à se connaître parce qu'il y a des réseaux électroniques, alors que jusque là ils ne se saluaient pas.

On voit donc apparaître des logiques toutes autres à celle qui, pour l'instant, est majoritaire et encore une fois instrumentale. Toute la difficulté est évidemment de pouvoir profiter de l'utile et du savoir sans se couper du sensible et du subjectif. Pour prendre un exemple qui n'a rien à voir avec le smart-phone : Il y a peu de temps, j'étais dans une exposition. Quelles que soient les expositions, il y a des audio guides : il y a donc des personnes qui ont des audio guides et d'autres qui n'en ont pas. Mais, si vous regardez les personnes qui se servent des audio guides, la majorité d'entre elles regardent ce qu'elles entendent ou plutôt regardent ce qu'on leur dit de regarder : *avez-vous remarqué sur ce tableau tel ou tel endroit ?* Et alors, elles regardent et quand le commentaire se termine, elles regardent au prochain commentaire : elles ne regardent qu'en fonction des commentaires, elles sont téléguidées dans leur expérience sensible aux œuvres. Je pense qu'il se perd quelque chose c'est-à-dire que, là où il devrait y avoir échange, ou séduction, ou répulsion, ou toute autre manifestation sensible face à une œuvre, il y a plutôt un esprit encyclopédique. Une chose est d'arriver face à une œuvre et d'être séduit ou répulsé, voire tout à fait désintéressé et puis, vous faites cinq ou six tableaux jusqu'à ce que vous tombiez sur celui où il va se passer quelque chose qui vous appartient, qui va se déclencher à partir de votre propre intériorité, votre sensibilité, votre subjectivité, ce qui n'empêchera pas ensuite, en sortant de l'exposition, que vous vous documentiez très précisément sur le tableau. Une autre chose est de n'avoir un rapport à ce tableau qu'à travers un commentaire d'expert. Il me semble peut-être qu'il se perd là quelque chose ! Il y a très peu de temps, j'étais avec mon dernier fils à Barcelone, au Palais Güell : il y avait des audio guides et, à un endroit semble-t-il, tous les audio guides se synchronisent et je regardais l'assistance, et mon fils me dit *c'est comme à Roland Garros !* Les gens tournaient la tête à droite et à gauche, ils regardaient où il fallait !

A partir du moment où la réalité se pose, où la réalité cause, *qui décide de quoi va parler de quoi ?* C'est, me semble-t-il, une question très importante. Pour l'instant, si on regarde ce qui se passe dans les villes, car c'est surtout à ce niveau là que j'ai travaillé, les responsables des collectivités territoriales sont obsédés par le fait d'avoir du haut-débit, d'avoir de l'information, de pouvoir offrir à leurs concitoyens des informations en temps réel sur l'état de la circulation des villes, sur les spectacles, etc. Tout ceci est fort bien, mais si on regarde ce qui se passe concrètement, dans 90 % des cas ce travail est fourni par des entreprises privées des cabinets d'experts dont la logique est plutôt quantitativiste : *l'idée est plutôt quelles sont les informations qui intéressent le plus grand nombre ?* Or, il n'est pas dit que ce qui intéresse le plus grand nombre soit le plus intéressant, mais c'est la logique qui est actuellement à l'œuvre. Or, on sait très bien que ce qui se passe en ville ce n'est pas seulement des services, mais c'est aussi une ambiance, une atmosphère ; ce qui fait la

ville, c'est le fait de pouvoir se frotter à de l'altérité, de l'advenance, de l'inattendu, de l'imprévu. Evidemment, l'imprévu n'est pas toujours positif, cela peut être un aléa ou quelque chose de désagréable, mais ce qui fait le suc de la ville, c'est de rapprocher des différences de sorte que se crée une alchimie particulière, productrice de nouveautés, de densité de vies et d'expériences. A partir du moment où on n'a qu'un rapport purement utilitaire et instrumental, on ne cherche plus que cela et éventuellement on a immédiatement une réponse. On est donc des consommateurs de services et de rien d'autres et il se perd cette alchimie urbaine.

Tout ceci me conduit à ponctuer mon propos de deux questionnements, sur lesquels on pourra bien sûr discuter. Le premier a trait à la « réalité augmentée » et le problème bien sûr n'est pas qu'il existe une « réalité augmentée », mais la question est plutôt de savoir une réalité augmentée de « quoi » ? A propos des villes, on parle d'information contextuelle. Mais, que devient le contexte quand il cesse d'être informé, via les dispositifs dont j'ai parlé toute à l'heure ? Première question : qu'est-ce qui reste de non hybride dans notre monde ? Et, les choses vont très vite : il va rester de moins en moins de choses non hybrides dans notre environnement ! Il est en train de se créer des irréversibilités, c'est-à-dire qu'on ne pourra plus pratiquer ce que nous faisons jusqu'alors, sans l'apport des technologies embarquées ou contextuelles. On ne le pourra plus ! Il y a plus d'un an, j'étais dans une grande ville et je parlais de ces choses là avec le Maire et, d'un seul coup, il a cette remarque : *à partir du moment où on a finalement une information continue et où tout le monde a des smart phones, je vais peut-être pouvoir supprimer les panneaux indicateurs.* Il a face à moi cette idée de génie ! Et, il me dit : *vous savez les panneaux indicateurs me coûtent énormément d'argent, avec les tags, etc. et donc, je peux supprimer les panneaux indicateurs et avec cet argent, je vais pouvoir investir.* Je lui réponds : *oui, on supprime les panneaux indicateurs. Faisons l'hypothèse que tout le monde a un smart-phone ! Mais, et ceux qui n'ont pas de smart-phone ? Alors, on commence à réfléchir et ah, oui, il pourrait y avoir un mobilier urbain, ou quelques centres où ceux qui n'ont pas ça, encore, pourront se ressourcer pour savoir où ils sont,* me dit-il. Et dans la discussion, étant un peu provocateur, je lui dis : *et puis, on peut imaginer aussi de supprimer le nom des rues !* Bien sûr, pas besoin de noms de rues, pas besoin d'indications puisqu'on est toujours situé dans cet espace : on a l'information, mille fois plus d'informations qu'avant. Se pose donc la question des équipements collectifs en dehors de cela. Pour ma part, je n'ai pas de réponse mais je pense que l'idée à défendre est que la lecture de la ville doit pouvoir, au moins en partie, rester individuelle et non assistée. Il en va de la responsabilité des élus locaux de se poser la question de savoir dans quelle mesure la ville et le territoire vont continuer à être praticables par ceux qui ne seront pas de gros utilisateurs, ou de mauvais utilisateurs, des technologies et de leurs applications. C'est une première chose qui m'apparaît importante.

Le deuxième questionnement est celui que j'ai commencé à poser tout à l'heure sur *qui décide de quoi va parler de quoi ?* On observe là aussi, majoritairement pour l'instant, dans les expériences urbaines que, décidant comment s'imprégner du fait de bien faire et d'améliorer le fonctionnement urbain, ou l'image de la ville ou du quartier, les responsables des collectivités locales ne cessent de chercher à « augmenter » leur ville, à la rendre « intelligente ». Je vous ai dit que l'essentiel était assuré par des cabinets privés, mais on peut imaginer d'autres cas de figures et du reste, il y a quelques expériences qui ont lieu mais qui restent tout à fait minoritaires. Là où, pour l'instant, les décisions appartiennent essentiellement à des techniciens dont la logique n'est pas toujours celle des utilisateurs, on peut imaginer une approche différente, c'est-à-dire que des services pourraient être mis en application de façon collaborative avec les citoyens, à partir des attentes et des expériences des usagers. S'ouvrirait alors tout un chantier d'écoute, de mise en design de l'intelligence urbaine, par exemple sur des épaisseurs historiques d'un quartier ou sur ses relations actuelles et finalement de réflexivité des habitants sur leur environnement ou sur leurs réseaux, ce qui du reste poserait des enjeux qui m'apparaissent centraux, comme des enjeux d'aménagement qui pourraient être traités en particulier dans les réseaux.

Pour résumer et conclure, trois questions me paraissent assez importantes :

- celle de la subjectivité urbaine, de l'expérience sensible au réel, aux lieux et aux espaces. Que devient cette expérience sensible dans un environnement hybride ou majoritairement dominé par une logique très instrumentale et utilitaire ?
- celle de qui décide de quoi va parler de quoi ?
- celle des types d'irréversibilité qui sont en train de se mettre en place et sur lesquels il sera difficile, me semble-t-il, de revenir parce qu'on se sera laissé embarquer dans des logiques sans réfléchir de trop à leurs conséquences.

Je vous remercie.

## Jacques-François MARCHANDISE

Merci beaucoup. Avant d'enchaîner sur l'intervention de Luc Gwiazdzinski, je voudrais vous proposer quelques réactions en points d'appui. On a tous vécu une partie des expériences de promeneur, de voyageur ou d'utilisateur de la ville racontées par Francis Jaureguiberry, comme par exemple celle des plaques des rues qu'on cherche. On a tous aussi ces questionnements sur le fait de savoir si la carte à plis va disparaître ou si on va être dans un territoire surinformé. On a

donc pas mal d'éléments pour l'échange et le débat de tout à l'heure et je vous encourage vraiment à garder vos questions et à les augmenter de celles que Luc Gwiazdzinski, qui est géographe, va nous permettre de soulever. Il travaille depuis plusieurs années autour des questions non seulement des espaces mais aussi des temps, en milieux aussi bien très urbains que très escarpés et montagnards, et dans des environnements aussi bien d'universités ou d'agences d'urbanisme que de projets, y compris artistiques, sur le territoire pour faire référence à une de ses casquettes de président pendant longtemps du pOlau (Pôle des Arts urbains), une belle association qui travaille sur les arts urbains.

## Luc GWIAZDZINSKI

Je vais commencer en vous remerciant de l'invitation et en vous priant de m'excuser s'il y a des redites, ou des augmentations, des contradictions, mais j'imagine que non, avec l'exposé de Francis Jaureguiberry. J'avais prévu en introduction de mettre en exergue, un peu en rebond à ce qu'a dit Jacques-François Marchandise sur les arts urbains, une citation de Guy Debord : « *La formule pour renverser le monde, nous ne l'avons pas cherchée dans les livres mais en errant* ». Cette formule là est très intéressante car il disait aussi que « *pour changer le monde, il fallait fabriquer des situations* ». Quelles situations peut-on fabriquer dans des espaces ou des territoires augmentés ? J'aurais pu prendre aussi une autre citation de Siegfried Kracauer qui a dit « *la valeur d'une ville se mesure au nombre de lieux qu'elle réserve à l'improvisation* »<sup>1</sup> et cela aussi me semble un rebond et un lien possible avec ce que Francis Jaureguiberry a très bien expliqué ici.

Je voudrais partager avec vous une image pour vous parler « d'inversion des fragilités ». J'ai été frappé par une image qu'il ne m'a pas été donné de voir mais d'entendre : un jour, nous étions en train de réfléchir avec des amis (artistes, urbanistes, paysagistes et autres) sur le paysage à Grenoble, sur la fabrique des images et des imaginaires, des représentations par les territoires, complètement envahis par des fabriques extérieures qui leur imposaient des images. Ce soir là, on a entendu parler de quelque chose qui était un drone, petit, fragile, technologique qui survolait une lourde et étatique, presque gaullienne, centrale nucléaire et pendant des jours, on s'est inquiété de ce drone. Etait-ce des Chinois qui testaient du matériel ? Etait-ce des jeunes qui s'amusaient ? Si j'étais un peu artiste, pour moi c'eût été certainement une action artistique dans l'espace non pas urbain mais dans le territoire. Donc, une image que finalement je n'ai jamais vue mais qui s'est ancrée en moi comme étant un de ces « trucs » éternels. Et depuis, vous avez pu remarquer qu'il y a une tension entre courir après la sécurité et courir après ces petites choses fragiles qui nous échappent et qu'on n'a toujours pas rattrapées, et puis, si on les a rattrapées, ne me le dites pas parce que je préfère rester avec cette image.

La commande qui m'a été passée était d'échanger avec vous sur « *habiter à l'âge du numérique* ». Premier constat que j'ai fait, mais vous ferez le même que moi, c'est qu'aujourd'hui on habite tout. Je parle sous le contrôle d'un sociologue, mais on habite tout : le temps, la mobilité, son corps, la ville, parfois habitée poétiquement comme le disait tout à l'heure Francis Jaureguiberry, et puis on habite aussi souvent ce « truc » qu'on appelle encore la Terre, fut-elle en mauvaise santé. Deuxième constat, c'est que le mot « numérique » est à la mode : tout est transformé par le numérique, c'est l'adjectif à la mode. Ce matin encore, sur une radio périphérique, on faisait entrer l'école dans l'ère du numérique. Voilà, des petites images que je vous livre, non pas pour vous faire rêver mais pour vous faire entrer dans cette question différemment de Francis Jaureguiberry.

Alors, j'ai regardé ensuite des définitions :

- **Habiter** : quand on demande ce que signifie « habiter » au grand public, il va dire « y vivre », « y vivre d'habitude ». Donc, on parle du domicile, de la demeure : c'est le séjour, en quelque sorte le lieu où on se loge, où on réside ; on a donc une adresse dans un quartier, tant qu'il y a des numéros dans les rues et tant qu'il y a des noms pour ces rues, car allez faire un tour au Japon et revenez me parler de la localisation au Japon, vous verrez la différence.

Autre proposition du mot « Habiter » qui rejoint la question de l'expérience et du sensible. C'est ce qu'a dit un géographe, qu'on a oublié pendant des années et qu'on redécouvre aujourd'hui, Eric Dardel qui a dit : « *Habiter est un mode de connaissance du monde et un type de relation affective, loin d'une approche abstraite ou technocratique de l'espace* »<sup>2</sup>. En cela, il rejoint une définition non pas de l'« Habiter » mais de « l'Exister » qu'on doit à un philosophe que j'apprends à connaître, qui me fait du bien en tant que géographe, qui est Henri Maldiney et dit de l'Exister : « *Etre devant soi dans l'ouverture* ». La question est donc de savoir comment peut-on être au devant de soi dans l'ouverture, dans ces territoires numériques ?

- **Numérique** : le mot est de plus en plus présent dans le vocabulaire, on le trimbale partout et les forces communicantes, les cabinets de conseils et autres s'empressent évidemment de le diffuser. Le numérique est un

---

<sup>1</sup> Siegfried Kracauer (1889-1966) « *Rues de Berlin et d'ailleurs* » (1955), traduit par JF. Boutout, (2013), Ed. Les Belles Lettres

<sup>2</sup> Eric Dardel, « *L'Homme et la Terre* » (1952), Ed. Colin (réédition, Paris, CTHS, 1990

langage composé de chiffres, un code : peut-on habiter un code ? Peut-on se poser la question simplement comme cela ? Le numérique, c'est aussi des machines, des machines numériques, même si on ne les appelle plus vraiment ainsi pour essayer de comprendre les langages, les informations qu'elles produisent, qu'elles traitent.

Mais le numérique, ce n'est pas simplement des outils, des dispositifs techniques qui permettent de faire mieux et d'augmenter ce qu'on faisait déjà avant : c'est aussi une culture nouvelle. Si on vit à l'âge du numérique, l'homme ne fait pas que se servir d'outils numériques. C'est un homme différent : il est en interaction avec son environnement, il va fonctionner différemment, il a un rapport différent avec tout ce qui l'entoure, l'espace, le temps (un géographe peut parler du temps), la mémoire, la connaissance, la préparation du voyage et puis l'après voyage. « *Avant, on se guidait différemment* » : évidemment, on a tous cette idée en tête lorsqu'on parle du numérique, mais avant on utilisait rarement son pouce après l'enfance, alors qu'aujourd'hui on l'utilise beaucoup mais pour autre chose que le sucer.

- Territoire : ce territoire est impacté fortement par le numérique, qu'on en propose une définition en termes de système ou de projet, d'agencement (on parle de bricolage territorial), ou que ce soit une figure de réassurance parce que, lorsqu'on dit « *territoire de Paris* », on fait tous semblant de savoir « *Ah oui, Paris, on voit bien* », mais on ne voit pas du tout, car on ne pratique pas le même Paris, on n'en a pas la même image. Tous ces niveaux de territoires, et il y en a une foultitude, sont impactés.
- Espace public : Francis Jaureguiberry en a beaucoup parlé mais, sans entrer dans le détail, la question de l'espace public est très importante, que ce soit l'espace du politique, l'espace physique de l'architecte ou de l'urbaniste, mais aussi l'espace public du numérique (peut-être, y-a-t-il un triangle). Et puis, on voit un autre espace (et c'est en cela que je me dis plus optimiste que Francis Jaureguiberry) dans le sens où aujourd'hui, à côté du numérique ou avec le numérique il y a, me semble-t-il, le besoin de faire, le besoin d'éprouver un contrecoup, un lien, une interaction avec le numérique.
- Géographe : j'avais mis un mot sur ce qu'était un géographe mais vous aurez compris qu'il localise dans l'espace et dans le temps et puis il essaie d'expliquer tout cela. Moi, j'essaie d'être un géographe de plein vent, c'est-à-dire un géographe qui essaie d'être dans l'éprouvé de la ville et dans l'expérience de la ville, qui s'impose parfois un devoir de cité (c'est la raison pour laquelle j'ai accepté d'être là ce soir). Par ailleurs, j'ai eu quelques fonctions opérationnelles dans l'urbanisme, les mobilités et le développement, ce qui me fait attraper les choses différemment.

Tout ce que je vous ai dit là est issu d'un certain nombre de réflexions et de travaux. Maintenant, je voudrais vous livrer quelques convictions issues d'une expérience. Si on est entré dans l'âge numérique, on peut se rappeler cette fameuse formule « *ce n'était pas mieux avant* ». Ceux qui pensent que c'était mieux avant, ils oublient qu'avant ils avaient vingt ans et donc le numérique n'est ni mieux ni moins bien qu'avant. Autre point important : c'est l'idée qu'un territoire qui se développe, qui attire, où on se sent bien, est un territoire où on se rencontre, un territoire organisé. Donc, la question de la rencontre possible avec ou sans le numérique est très importante. Enfin, pour moi, une ville s'éprouve plus qu'elle ne se prouve. Normalement, on demande au géographe de prouver qu'on est bien encore dans la ville ; et là, on en est sorti et c'est donc évidemment beaucoup plus complexe à prouver. Est-on dans la ville ? Dans quelle ville est-on ? Dans celle décrite par Francis Jaureguiberry quand il se promène ? Ou lorsqu'il est au musée, est-il encore dans la ville ? On voit bien qu'il y a très peu de choses aujourd'hui qui ne sont plus passées par le filtre ou le processus d'hybridation.

Ce que je vous présente là est une « pensée en mouvement », empruntée au philosophe Jean-Paul Dollé, mais aussi une pensée un peu incertaine parce que c'est un nouveau territoire qu'on va explorer, et là je cite Edouard Glissant qui disait « *seules des pensées incertaines de leur puissance, des pensées du tremblement où jouent la peur, l'irrésolu, la crainte, le doute, l'ambiguïté, saisissent mieux les bouleversements en cours* »<sup>3</sup>. Je trouve qu'il faut remettre l'émotion, le fragile, les intuitions, même si ce sont des hypothèses qu'on va devoir travailler, dans ce type d'exercice. Mais, vous avez dû aussi avoir des certitudes : je suppose que vous avez déjà eu des interventions pro-numériques, anti-numériques, des récits numériques, des récits fonctionnels sur le numérique. Personnellement, je ne vais pas du tout entrer dans ce débat là, car je me pose plutôt en géographe, en citoyen usager. Je vais donc me contenter d'évoquer une piste possible autour du « chrono-urbanisme » et de la « ville malléable ».

Le géographe que vous avez en face de vous est quelqu'un d'un peu perdu : le « où » a bougé, le « quand » a bougé, le « pourquoi » doit aussi bouger. Ce géographe se situe donc dans un contexte très mouvant : l'étalement des activités sur le temps et sur l'espace, l'éclatement des espaces de temps, de vie et de mobilité et puis cette logique de temps réel et

---

<sup>3</sup> Extrait de Lettre ouverte au Ministre de l'Intérieur de la République Française, à l'occasion de sa visite en Martinique, le mardi 6 décembre 2005, titrée : « DE LOIN » et signée par Edouard Glissant et Patrick Chamoiseau.

d'urgence qui font qu'on est dans quelque chose qui bouge. Je voudrais vous montrer un clip, qui n'est pas de ma fabrication mais qui dit beaucoup sur ce « truc » qu'on doit habiter, et en plus le clip est numérique :

*« En 1873, pendant la période boucs et moustaches, Amédée Bollée commercialise en France la première automobile ; elle s'appelle l'Obéissante. Déjà, un fantasme masculin ! Pendant ce temps, en Pennsylvanie, Edwin Drake, barbe et moustache, fore un puits de pétrole et provoque la naissance de l'industrie pétrolière. Il devient très riche. A peu près à la même époque, à Mussy La Ville en Belgique, Jean-Joseph Etienne Lenoir, qui porte très bien la moustache, invente le premier moteur à combustion interne : c'est ce moteur qui conviendra le mieux à la voiture. L'humidité est un vrai fléau pour ma salle de bains et, depuis toujours, celle qui s'évapore depuis les grandes étendues d'eau se refroidit et se condense dans le ciel en nuages. Des gouttes se forment, elles tombent : il pleut ! Entre deux tailles de bouc et moustache, Amédée Bollée réfléchit au meilleur moyen de vendre l'Obéissante. Pendant ce temps, Thomas Edison, propre sur lui et bien rasé, invente la lampe électrique. En 1908, le fordisme créé par Henri Ford, plutôt bien rasé aussi, popularise l'automobile et le rend très riche aussi. De plus en plus de gens ont accès à la voiture. Dans les années 80, mon père, dans sa période moustache, convaincu par les publicités dans leur période cocaïne&Co, achète une voiture pour aller à la campagne avec mon frère et moi. La rotation de la Terre sur son axe est alternée la nuit et le jour. En hiver, les nuits sont plus longues, tôt le soir, il fait déjà nuit noire. Il y a des voitures partout, il faut aménager les routes, les garnir de platanes, les équiper de lampadaires éclairant la chaussée grâce à des ampoules. Dehors, il y a plein de lumières. A douze ans, trois mois et six jours, j'étais dans une voiture imaginée par Amédée Bollée, roulant grâce au moteur imaginé par Jean-Joseph Etienne Lenoir, alimentée par de l'essence trouvée par Edwin Drake, achetée par mon père grâce à Henri Ford, la publicité et les cocaïnomanes, sur une route de nuit éclairée par les ampoules inventées par Thomas Edison. Il pleuvait, j'ai posé ma tête contre la vitre. C'était l'une des plus belles choses que j'ai vue dans ma vie. Bref, des fois j'y pense, et je souris ! ».*

Il me semble que cette petite vidéo dit beaucoup sur cette « habitabilité » possible du monde dans lequel on est, qui n'est pas encore totalement un monde à un âge numérique. On ajoute à ces mutations là, des usagers qui sont selon Gilles Lipovetsky des citoyens « hypermodernes », de plus en plus mobiles, instables, infidèles, paradoxaux, qui se décident au dernier moment. Donc, évidemment, pour le géographe, l'aménageur ou l'urbaniste, cela ne peut pas aller. On a poussé l'aménageur et l'urbaniste à travailler dans une logique de prospective, d'aménagement du territoire et dans des stratégies à long terme où il y avait un dessein politique. Or, je constate aujourd'hui que l'urgence est devenue la dimension essentielle du temps, la proximité une dimension essentielle de l'espace, la participation la dimension essentielle de la politique, en tout cas dans l'affichage et dans l'esthétisation de cette dimension, et l'émotion parfois un mode de gouvernement. Cette situation conduit à des « brouillages ». Francis Jaureguiberry parlait tout à l'heure « d'hybridation ». C'est un phénomène important, qu'on l'appelle hybridation, métissage, créolisation, multi appartenances. On le retrouve dans les espaces, dans les temps et dans les pratiques. Aujourd'hui, on voit que c'est une figure du monde contemporain, accélérée, me semble-t-il, par les TIC et la question du numérique.

- Brouillage des temps : les frontières entre temps de travail et temps de loisirs s'effacent.
- Brouillage des activités : le temps du voyage devient un temps de travail, parfois le seul moment de travail, ou du moins celui où on peut travailler un peu plus sereinement ; la vacance devient une occasion de travailler.
- Brouillage des statuts : les métiers uniques laissent la place à des portefeuilles d'activités, les individus multiplient les statuts sans arbitrer et puis, à un moment, ils explosent parce qu'on ne sait pas arbitrer, on n'a pas cette culture là.
- Brouillage des espaces : là, je suis plus dans mon domaine. L'appartement devient hôtel, la mère de famille, le père de famille disent « *cet appartement, cette maison est devenu(e) un hôtel* ». C'est fort comme expression : on est tous dans le tube mais plus en même temps. La ville se transforme en station touristique, la station touristique s'urbanise ; on distingue de moins en moins résidences secondaires et habitations principales ; la gare se fait supermarché, l'écomusée devient un lotissement et bientôt la gare de Lyon deviendra un dancing, en tout cas de façon temporaire. On est tout à fait dans cette logique là.

On remarque cependant une tendance aux alliances et à la collaboration : on est aujourd'hui dans le « co », co-conception, co-construction, co-développement, cohabitation, covoiturage. J'ai dirigé une agence des temps et des mobilités il y a quelques années et j'ai essayé de monter du covoiturage : cela n'intéressait personne, pourtant on avait les logiciels, l'université de technologie, etc., mais ce n'était pas « mûr » et la technologie n'était sans doute pas suffisamment appropriable. Et là, on a la rencontre d'une demande, d'un air du temps et d'une technologie mais aussi évidemment du numérique. On fabrique donc de nouvelles méthodes, de nouveaux objets pratiques, de l'interculturalité. Une anecdote intéressante : un de mes anciens métiers était d'implanter des entreprises. Pour un territoire, avoir une quarantaine de nationalités différentes comme entreprises était génial. Puis, un jour en faisant le tour à pieds de Paris, je passais de communes en communes avec mon collègue Gérard Rabin, économiste, et chaque maire me disait : *ici, il y a 98 nationalités différentes*, et puis on passait dans la commune d'à côté : *ici, on a 102 nationalités différentes*. Avec cet affichage d'inter-culturalité, on se serait cru à l'ONU !

Le géographe, toujours en face de vous, est averti, au-delà des mutations climatiques, en particulier du fait que le numérique va entrer dans toutes les dimensions de nos vies. C'est l'injonction : réguler les transports, détecter les fuites d'eau, économiser l'énergie, contrôler la qualité de l'air, limiter le passage des bennes à ordures, anticiper les embouteillages, prévoir l'ampleur des catastrophes naturelles (et là on n'y est pas encore), gérer les situations d'urgence, bref on veut tout faire avec ce numérique.

C'est aussi un géographe interpellé : je ne vais pas aller sur les sites Internet pour ne pas perdre de temps, mais deux images tout de même fortes : on peut voir aujourd'hui en direct (on a une cartographie en direct) les gens qui habitent en permanence au-dessus des États-Unis (il y en a 300.000 ; je n'ai pas le chiffre au-dessus de l'Europe), c'est-à-dire les gens qui habitent en hauteur dans des avions pendant que nous sommes sur le sol. On a des cartes en direct de ces avions en circulation et on cartographie donc en temps réel cet espace aérien. Une autre chose rapportée par un étudiant qui me rendait un mémoire concerne la géo-localisation des morts à l'accueil du cimetière : on géolocalise une forme de l'éternité. Je dis cela parce qu'on est ici au Collège des Bernardins !

Mais, ce géographe est inquiet pour nos vies et pour nos villes : exemple, la ville sans contact à Nice. J'étais dans un colloque à Nice où les élus mettaient en avant « la ville sans contact », question qu'ils travaillaient avec IBM, et je leur ai dit : *excusez-moi, est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous dites ?* ce à quoi ils m'ont répondu : *mais oui, une ville sans contact*, et moi de poursuivre : *mais, j'ai appris que la ville est la maximisation des interactions et que la politique devait essayer de donner du sens, mettre du lien*. Petit à petit, j'ai compris que je n'étais pas le seul à raconter cela et à un moment ils ont fini par reconnaître : *mais, oui, bien sûr !*, mais ils n'avaient pas la même perception. Un géographe inquiet aussi du contrôle et du suivi permanent : c'est vrai que le numérique et les outils associés posent la question du contrôle, de la rencontre de l'autre dans l'anonymat, ce qui pouvait être la ville ; inquiet de la rythmicité numérique : cela ne s'arrête jamais comme en témoigne par exemple l'arrivée en continue de nos courriels. *Comment fait-on ?* J'ai un collègue qui a travaillé sur l'économie et l'écologie de l'attention (sujet qui nous concerne ici), Yves Citton, qui lui le jeudi ne répond à rien, il bloque le jeudi ; inquiet enfin de la charge cognitive permanente (que j'éprouve comme vous), de la difficulté à se déconnecter (on ne pose pas sa clé à outils, on est tout le temps en connexion), de l'accélération (même s'il y a un débat sur cette notion là). Et puis, on m'avait expliqué que toutes ces technologies là nous permettraient d'avoir un deuxième cerveau et nous laisseraient de la place pour la créativité. Or, on voit que la sur-sollicitation par le numérique ne crée pas toujours des acteurs créatifs.

Ce géographe est également touché par la demande de contacts permanents, d'intelligence permanente (la ville doit être intelligente en permanence, nos étudiants doivent être intelligents en permanence, on doit l'être aussi), une illusion d'ubiquité (c'est quelque chose d'important) et puis, une fatigue et un sentiment de puits sans fond (on n'arrête jamais avec ce numérique). Sur le réel contre lequel on se cogne, je vous raconte une anecdote tirée de l'expérience : un jour, j'étais avec mon iPhone, je traversais Grenoble, je passe sur un passage piétons et puis je dérape (j'étais en train de taper, de voir des vidéos), je tombe, je me casse le poignet et je casse mon iPhone. Donc là, il y avait un lien entre le réel (on a dit que *le réel, c'est ce contre quoi on se cogne* et Henri Maldiney dit : *c'est ce qu'on n'attendait pas*) et puis quelque chose du domaine de l'augmentation, ou en tout cas de la diversion par le numérique.

Autre type d'interpellation à laquelle le géographe, toujours en face de vous, est confronté : c'est l'articulation espace numérique-espace public qui s'impose. On nous avait expliqué que les révolutions se faisaient sur le Net, sur les réseaux sociaux. On a constaté qu'effectivement elles se structuraient là, mais qu'elles avaient besoin de s'incarner dans l'espace public et qu'on était dans ce jeu entre espace du numérique, réseaux sociaux et puis espace public. C'est vrai dans les Printemps arabes, les révolutions « des parapluies » à Hong Kong, en Ukraine. On a revisité la géographie des places du monde entier, voire visité parce qu'on ne les connaissait pas toutes. Mais, c'est vrai aussi plus près de nous, où, sans parler de révolutions, il y a des mobilisations, des résistances citoyennes. Je pense aux ZAD, les zones à défendre : il y en a du côté de Nantes, mais il y en a aussi du côté de Grenoble. Ce sont des mobilisations qui fonctionnent grâce au numérique mais qui se formalisent dans l'espace.

La géographie est donc une discipline naturellement concernée. La formation au numérique est le plus souvent localisée dans l'espace. Elle permet de voir le « où », elle est localisée dans le temps, elle va permettre de travailler sur les rythmes. On a très peu travaillé sur les temps et les rythmes de la ville, mais aussi sur la fabrique d'événements. Peut-être que la ville et l'urbaniste de demain seront des fabricants d'événements, un ambianceur plutôt que quelqu'un qui va travailler sur du zonage et des espaces. La géographie questionne le rapport au terrain et à la matière : dans nos domaines on était plutôt sur le terrain, mais que vaut ce terrain très bien décrit par Francis Jaureguiberry ? Elle court-circuite les échelles : moi, il y a une image qui m'a marqué, c'est celle d'un paysan népalais avec son portable, car cette image comporte une forme d'hybridation, mais peut-être aussi, d'une certaine façon, un jugement colonial sur la technologie et les étapes du développement pour les personnes et pour les territoires, mais en tout cas cette image là m'a frappé et j'aime la mettre en avant. La géographie est une discipline impactée mais timide : quand je regarde les rapports rendus récemment ou les travaux de mes collègues sur le numérique, on parle encore d'aménagement numérique, de territoire numérique, on parle de tubes et de réseaux. Pourtant, la question du numérique me semble



avoir migré sur les services, sur les usages et même les tiers lieux, notion à mon avis très importante : lorsque je prends mon ordinateur portable et que je m'installe au PMU, avenue Félix Viallet en face de la gare à Grenoble, le patron du PMU pense que je suis là sur Facebook et que je bois un café, alors qu'en fait je travaille, je suis au bureau, et donc ce n'est pas qu'un espace de co-working. Or, quand on travaille sur les tiers lieux, c'est pour mieux les localiser et voir comment on pourrait en mettre de façon équilibrée sur tout le territoire, mais ce n'est peut-être pas vraiment la question.

Un géographe intéressé : évidemment boussole de géo-localisation, qui centre aux limites de l'omphalomanie c'est-à-dire qu'avec ces techniques là, on est toujours au centre du monde et au centre de la carte ; intéressé par ces données spatiales et temporelles, accessibles et mobilisables, parce qu'il va pouvoir travailler sur cette géographie des espaces et des temps ; intéressé par la coproduction avec les citoyens usagers : *comment va-t-on pouvoir produire ?* Et puis, on va pouvoir produire d'autres types de cartes, dont je vous montre un modèle, des cartes qui sont encore très peu, ou pas assez, développées : ici, il s'agit simplement de la carte de l'espace vécu, ou pratiqué, d'une femme agricultrice qui part du côté de Carmaux, visite ses bêtes en pâturage et part vendre les produits de son exploitation au marché d'Albi et puis du côté de Toulouse. Ces différentes cartes, ces différentes traces laissées sont très intéressantes à comparer et à réactiver pour se rendre compte du temps passé par cette personne sur la route, des trajets qui sont toujours les mêmes et de la pratique d'un territoire, une pratique pas du tout de surface mais une pratique de territoire réticulaire. Aujourd'hui, l'utilisation, la traduction et l'étude scientifique de ces traces sont très volontaristes, mais évidemment on peut obtenir ces traces, ou d'autres les obtiennent à notre place, sans qu'on soit toujours volontaire.

Le géographe est intéressé aussi par la lisibilité donnée à l'information numérique mise en forme, par l'imagibilité au sens de Kevin Lynch (comment on va se repérer grâce à cela ?), par l'intelligibilité et puis par la mobilité et l'appropriation. Un géographe polonais qui va dire *n'ayez pas peur de tout cela*, parce que cela nous fournit un certain nombre de données. Mais, je me rends compte que finalement on ne sait pas tant de choses sur les temps du numérique, notamment en termes d'informations sur le nombre d'heures passées devant les écrans par exemple. On a pas mal d'informations sur ce qui se passe aux États-Unis mais on est moins fort sur ce qui se passe en France. On a pas mal d'amis « interfaces numériques » parmi lesquels les smart-phones, on est entouré du numérique ou du possible grâce au numérique : les écrans, le son, les murs tactiles et peut-être les odeurs ; va-t-on aller vers des odeurs numériques comme il y a des sons numériques ? Des objets commencent à communiquer entre eux.

Est-ce qu'on peut « habiter » cet espace ou ce territoire numérique ? Moi, j'avais appris d'Emil Cioran qu'on pouvait *habiter sa langue* et c'est pour cela que je continue à m'exprimer en français plutôt que dans une autre langue, mais il me semble qu'il est difficile d'habiter des chiffres. Je vous donne quelques représentations : je fais un exercice très simple, j'ai pris les images qui sortent de nos moteurs de recherche préférés lorsqu'on tape « image » et « numérique », mais le résultat obtenu nous donne-t-il envie d'habiter cela ? J'ai tapé aussi « homme numérique » et voilà à quoi ressemble l'homme numérique d'après la première image qui ressort. On en a une deuxième et la troisième est celle d'un homme ou d'une femme, difficile de distinguer, en mouvement. Si on passe au « territoire », le territoire numérique n'a pas l'air beaucoup plus désirable même si le design a certainement été fait par des personnes qui ont peut-être fait un stage à la FING parce qu'il y a une esthétique qu'on peut retrouver. Voilà, d'autres représentations peu attirantes du territoire mais vous pouvez faire l'exercice par vous-mêmes, et le faire aussi pour la ville.

A partir de là, il me semble qu'aujourd'hui, parmi les mots intéressants qu'on trouve dans la bouche des fabricants de territoires et de villes, ou de ceux qui participent à la fabrique de la ville, il y a : le réversible, le mutable, l'adaptable, l'éphémère, l'ordinaire, le dialogique, l'hybride, bien qu'on soit toujours un peu gêné avec ce terme « hybride » car, paraît-il, il y a un peu de violence dans son étymologie même, ce qui explique que certains n'aiment pas l'utiliser. Quelles sont les caractéristiques fortes du numérique ? Je mets cela bien sûr en débat, mais on trouve : la multiplicité, la convertibilité des objets numériques, la facilité de leur circulation, l'ouverture (en tous cas, c'est une option), la capacité à se modifier, la réutilisation, l'ubiquité, le multi supports, le multi médias. Voilà, quelques traits caractéristiques, me semble-t-il, du numérique qui rentrent en dialogue avec la demande aujourd'hui dans cet environnement mouvant décrit tout à l'heure, qui rentre en dialogue avec cette fabrique de la ville.

Je souhaite vous proposer maintenant quelques pistes intéressantes en ouverture :

- L'adaptation permanente de nos systèmes complexes : nous sommes des mollusques, des êtres humains qui fabriquons notre propre coquille qui s'appelle la ville, sauf que la coquille évolue moins vite (cf. Le Corbusier, l'état de la société, ce qu'il a voulu en faire et la difficulté à habiter aujourd'hui ses œuvres et celles de ses successeurs). Comment travailler une architecture interactive, adaptative, réactive par rapport aux transformations du milieu, du climat, de la lumière, de la pollution mais aussi évidemment des êtres humains ?
- La malléabilité de la ville ; comment travailler une ville qui va s'adapter dans ses temps historiques, à la décennie, avec ses friches, mais aussi la nuit, le jour, la semaine, le mois ? Comment travailler cette idée de ville

malléable, avec la posture de se dire *aujourd'hui, quand on imagine une fonction pour une ville, que fait-on ? on fabrique un bel objet célibataire qu'on va mettre en périphérie*. J'ai habité face à un objet célibataire qui s'appelle Parlement européen à Strasbourg, magnifique sarcophage utilisé deux jours par mois, puis multiplié à Bruxelles et ailleurs. Comment peut-on mettre à l'intérieur de cet objet là une haute qualité temporelle qui fait qu'à un moment donné il est utilisé pour l'université qui a besoin de locaux, ou pour des gens qui ont besoin de dormir, ou pour un congrès, etc. ? Comment peut-on mettre de la haute qualité temporelle dans tous les aménagements de la ville finie et de la ville à faire ? Prenez l'exemple du stade de foot : on a un beau stade de foot à Grenoble sauf que l'équipe s'est écroulée dans les championnats et qu'il n'y a plus grand monde pour aller voir le foot, alors on a transféré vers le rugby mais cela reste difficile. Comment réfléchir à une ville malléable et à un espace public polyvalent ? Et là, les artistes nous apprennent beaucoup, les artistes qui enchantent, les forains aussi qui enchantent un espace public pendant un temps qui se transforme ensuite. On a tous connu, dans certains pays, des rues occupées d'abord par des gamins qui jouent au foot, puis par des personnes âgées qui s'installent avec leurs chaises et puis des vendeurs qui passent dans la rue. Comment réfléchir la polyvalence pour éviter que la ville se disperse dans l'espace ? Quand on parle de ville durable, et c'est la tendance aujourd'hui avec la ville numérique, on travaille

- sur l'énergie (je ne sais pas faire), sur l'espace (on fait mal) mais on travaille très peu sur le temps. Or, cela va poser une difficulté : comment faire cohabiter des populations différentes sur le même espace, de façon successive et aussi en même temps ? Ceci demande de l'intelligence, des normes et toutes choses qui peuvent être coproduites grâce notamment au numérique.
- L'hybridation : des temps et des usages, mais aussi des espaces et des identités, cette question étant particulièrement sensible ; l'augmentation, je n'y reviens pas, jusqu'à l'idée d'un citoyen « augmenté » ; l'habitabilité, les représentations, l'imagibilité du système, la simulation : comment le numérique nous permet de simuler la ville ?, jusqu'au copier-coller aussi qui est un autre danger, il suffit d'aller en Chine pour voir comment on copie-colle des formes de villes venues d'ailleurs, fabriquées par des Cabinets d'architecture extérieurs.
- Le déploiement d'un urbanisme des temps, d'un urbanisme temporaire : peut-être que le rôle de l'urbaniste de demain sera de travailler sur l'événementiel et ce n'est pas une anecdote puisqu'il y a aujourd'hui des services dans les villes qui se développent sur cette notion de l'urbanisme et que, dans une ville éclatée, ou dans des familles éclatées, dans des appartements éclatés, dans des territoires éclatés on invente des moments pour faire territoire, faire famille : cela s'appelle « les nuits blanches » quand on est à l'échelle de Paris, la « fête des voisins » quand on est dans l'immeuble, « l'appel à la brocante » ou le vide-greniers quand on est dans la rue et puis cela peut simplement s'appeler une fête de famille quand on est en famille.
- La fabrique d'imaginaires. Je suis allé à la serpe sur les imaginaires tout à l'heure, pour provoquer le débat, mais évidemment il y a des hybridations d'imaginaires et entre le réel, le virtuel, les connexions, le numérique, les traces, et ainsi de suite, il y a bien sûr de nouveaux imaginaires en fabrication qu'il faut aller explorer.

Mais tout cela a des conséquences plus larges. Il me semble, on l'a vu avec les cartes, que se pose la question d'une identité des traces plus que d'une identité territoriale. On dit qu'on est d'un pays et ce pays, c'est l'enfance ; on est aussi d'un réseau. Cela pose aussi la question d'une identité plurielle, modulable et temporaire, à la fois des temps, des organisations, des individus. Ne suis-je pas finalement aujourd'hui citoyen temporaire de Paris ? Personne ne me le demande, mais pourquoi ne serais-je pas citoyen temporaire de Paris ? Je peux payer à l'entrée de Paris parce qu'on va me géo-localiser. Pourquoi n'utilise-t-on pas ces techniques là pour devenir citoyen temporaire d'une ville ? Ce qui poserait la question de l'éligibilité et d'une représentation de ceux qui sont là de façon temporaire. Sachez par exemple qu'au-delà de la blague, mais peut-être aussi pour la blague, il existe aujourd'hui un « Maire de la nuit ». C'est quelqu'un qui représente un espace-temps éphémère et discontinu, particulier, celui de la nuit, ce qui pose évidemment la question d'une citoyenneté temporaire. Je ne reviens pas sur tout ce que le numérique pourrait permettre dans le lien au territoire et à l'espace, mais bien sûr cela nous incite à réfléchir en termes de plateforme d'innovation et de créativité ; cela nous oblige aussi à réfléchir au labile, à l'éphémère, à l'instable, ce qu'un géographe sait très mal faire et ce qu'un aménageur sait encore moins bien faire.

Face à ce « toujours plus », il nous faut tout de même prendre quelques précautions parce que qui dit « numérique » dit « temps continu », dit « absence de rythme » et donc dit « toujours plus », ce qui implique le développement d'une éducation adaptée qui permette de maîtriser l'hyper choix et la rythmicité du numérique. En matière éducative, il y a quelque chose à faire du côté des configurations cognitives pour pallier les risques de décrochages personnels et sociaux qui ont été évoqués mais ne pas oublier que sans rythme, il n'y a pas de vie. Il me semble intéressant de conclure là-dessus et si vous voulez poursuivre avec nous, géographes et d'autres, la question du numérique et de l'habiter, de l'espace et du territoire, on pourrait faire un travail assez simple, systématique, mais peut-être fastidieux, qui viserait à entrer dans l'action en repartant de deux clés d'analyse :

- la première est la clé des besoins : on pourrait repartir de la fameuse pyramide des besoins d'Abraham Maslow que je ne vais pas décliner ici,
- la deuxième est la clé des droits : on pourrait repartir d'une notion qu'on doit à Henri Lefebvre, celle de droits à la ville<sup>4</sup> : cette notion avait été déclinée par le Conseil de l'Europe autour d'une vingtaine de droits des habitants de cette planète, qui ont fait l'objet d'un document signé, *la Charte des droits de l'Homme dans la Ville* qui déclinait les questions numérique et sécurité, numérique et environnement sain, numérique et emploi, etc., mais pourquoi pas aujourd'hui numérique et hasard ou numérique et sérendipité. Mais peut-être n'a-t-on pas le droit de mettre la ville et les territoires et la vie sous forme de grilles ? L'omphalomanie nous guette !<sup>5</sup>

Voilà les questions que je voulais poser en ouverture du débat sur « *Habiter à l'âge du numérique* » et les citations que je vous livre, en clin d'œil, à la réflexion : *avec le numérique on est toujours le centre du monde sur nos portables et l'ouverture d'esprit n'est pas une fracture du crâne.*

### Jacques-François MARCHANDISE

Merci à tous les deux de ces interventions très denses qui, je suis certain, ne vont pas manquer de susciter des questions, que j'aurais tendance à vous suggérer précises et cadrées dans la mesure où les interventions étant foisonnantes, si on commence à aller vers tous les chemins buissonniers, nous risquons de nous perdre.

### Milad DOUEIHI

Je voudrais livrer quelques réactions suscitées par les propos de Francis Jaureguiberry sur la ville. Cela m'a fait penser au très bel ouvrage d'Italo Calvino « *Les villes invisibles* »<sup>6</sup> où il se pose, de façon très intéressante, la question de savoir non pas *qu'est-ce qu'une ville ?* mais *qu'est-ce qui fait une ville ?* Il dit que c'est à la fois « *la mesure de ses parcours et la mémoire de ses distances* ». Il me semble aujourd'hui qu'on a beaucoup d'éléments sur la mesure qui, au fur et à mesure de ses déclinaisons, se complexifie, mais qu'on est en train de s'interroger sur la mémoire qu'on peut avoir, qui rappelle toujours l'expérience. Cela me paraît essentiel comme beaucoup des questions qu'on visite ici et m'amène à plusieurs interrogations :

- la première repart de l'expression « terre habitée » des anthropologues et ethnologues, qui me paraît assez forte, car la terre ne s'habite plus puisqu'elle a été transformée par le numérique, la cartographie, la proximité, le voisinage. On bascule aujourd'hui vers un regard plus sociologique et ethnologique de l'expérience de l'habitable : comment cette expérience de l'habitable est-elle rattachée avec certains de nos héritages en sciences humaines et sociales ? Je suis particulièrement intéressé par l'idée qu'on ne se regarderait plus que par le numérique.
- la seconde concerne une citation de Norbert Wiener, très peu utilisée mais toujours très pertinente, qui dit : « *vivre efficacement, c'est vivre avec l'information adéquate* », car il était très inquiet de la surabondance et de la massification de l'information. On est aujourd'hui dans une phase de surabondance ; on a sacrifié l'adéquation et toutes ses déclinaisons comme bien sûr les usages utilitaires, instrumentalistes.
- la troisième est que, pendant longtemps, on a eu dans la ville ou d'autres espaces, des interfaces qui ouvraient des accès. Aujourd'hui, le monde de la ville devient interface mais exclusivement à ce qui est numérique ou numérisable. Ce basculement interroge et j'aimerais avoir quelques développements complémentaires à ce sujet.

### Francis JAUREGUIBERRY

Sur l'abondance d'informations, je partage le même sentiment. Pour avoir longuement travaillé cette question de l'abondance d'informations, lorsqu'on interroge les gens sur ce qu'ils font sur Internet, sur le fait de savoir pourquoi ils n'abandonnent jamais leur portable, pourquoi dès qu'ils passent une heure en avion la première des choses qu'ils font est de se précipiter pour rallumer leur portable, comme s'ils avaient passé une heure en apnée informationnel et que la terre s'était arrêtée de tourner, la grande affaire est de comprendre *qu'est-ce qu'il y a derrière tout cela ?* Il y a la peur

<sup>4</sup> Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, Paris, Éditions Anthropos, 1968

<sup>5</sup> Cf. Roger Brunet, *Géographe*

<sup>6</sup> Italo Calvino, *Le città invisibili*, Éditions Einaudi, 1972, trad. par Jean Thibaudeau, Collec. Folio, Gallimard (2013)

essentiellement, la peur de manquer quelque chose. Et, c'est quoi ce quelque chose ? C'est ce qui pourrait advenir et qui pourrait rendre notre vie plus intense, plus dense, plus intéressante.

Actuellement, on est dans un monde, en particulier dans nos sociétés occidentales, qui globalement ne marche plus à l'au-delà pour penser ici bas. Ce qui avait remplacé ce discours supplantant, qu'étaient les idéologies transformatrices du réel c'est-à-dire cet espoir que la mobilisation collective autour de l'idéologie allait transformer notre environnement de façon positive, s'est effondré. C'est comme s'il y avait eu une implosion et que nos vies se renferment sur elles-mêmes : puisque les questions existentielles sont trop cruelles, en l'absence de solutions offertes par nos sociétés, c'est comme si on était imploré sur nos propres vies et à la recherche de plus d'intensité. Le seul aulne qui reste pour donner un sens à l'existence est le dépassement dans l'intensité et la densité. Ce n'est donc pas étonnant que l'on soit dépendant des réseaux puisqu'on attend d'eux qu'il adienne quelque chose d'important ; c'est pour cela qu'on ne se déconnecte pas, sinon on pourrait très bien le faire. On parle d'abondance d'information, mais dès qu'il y a du temps libre, cinq minutes, on cherche à voir, à capter et puis, on se distrait constamment (au sens Pascal du terme) pour échapper aux questions existentielles parce qu'elles sont trop entreprenantes. Se focaliser sur l'ici présent ! Un travail sur les emplois du temps, en particulier des cadres supérieurs qui est un terrain d'études qui m'a assailli, m'a donné de voir (et j'étais complètement affolé) qu'une très forte minorité avait deux rendez-vous à la même heure, ce qui est très significatif ! C'est au dernier moment, selon une logique purement instrumentale et rentabiliste, que les gens choisissent leurs priorités. Il y a derrière cela l'abondance, du fait des choix possibles. Le choix, c'est faire le deuil de ce que l'on n'a pas choisi alors qu'il y avait plusieurs possibilités offertes et faire le deuil est tabou ! De la même façon que le silence dans nos sociétés, le différé est tabou ! Ces comportements vécus sont complètement à l'opposé de ce que j'ai décrit, à savoir cette obsession du mieux, du plus, etc. Il faut se faire une quasi-violence pour s'aménager cinq minutes de silence, pour se retrouver, méditer, réfléchir, créer, être angoissé. C'est la grande affaire ! Donc, je crois que sur l'abondance d'informations, on est bien en phase.

Sur les interfaces, évidemment cela renvoie au politique et à la gestion de *qui décide de quoi* ? Au niveau de l'expérience, il se trouve que j'étais au Japon cet été et j'ai de nouveau fait l'expérience d'être perdu, non seulement parce qu'on ne comprend rien dans la calligraphie mais aussi du fait de l'absence des noms de rues et du côté très aléatoire des numérotations. Or, cette fois, j'avais mon portable qui m'indiquait où j'étais et c'était extrêmement pratique. J'avais même une application qui me donnait les traductions en anglais de certains plats dans les restaurants mais, comme je ne voulais pas faire comme tout le monde, c'est-à-dire aller dans un restaurant où tout est en anglais, je suis donc allé dans un restaurant où tout était en japonais : je prends mon application pour faire les traductions et puis je réalise ce que je suis en train de faire et je laisse tout cela de côté pour me confronter au fait que *oui, je suis dans un pays étranger, oui, je ne comprends rien et donc qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce que je fais avec ces gens là ?* Voilà, le genre de choses auxquelles on échappe totalement lorsqu'on rentre dans le monde que je décrivais tout à l'heure et qui va devenir de plus en plus pratique. Cela dit, concrètement lorsque j'étais sur mes applications à Tokyo, l'application m'indiquait la localisation de certains restaurants et pas d'autres, ce qui m'a laissé penser que si on me signalait certains restaurants et pas d'autres c'est qu'en amont j'étais déjà repéré. Si vous avez le malheur d'aller deux fois ce mois-ci dans une pizzeria, vous savez que vous aurez de la publicité pour la mozzarella ou pour des voyages en Sicile quand vous irez sur Internet pour interroger sur tout à fait autre chose.

Pour autant, je ne suis pas du tout craintif sur l'histoire de la NSA (National Security Agency) ou le côté Big Brother, même si évidemment le débat doit être présent. Je le serais plus sur le fait qu'on ne cesse de laisser des traces et que ces traces sont interprétées, non pas par un pouvoir surplombant, mais par des entreprises qui connaissent in fine mieux que nous ce qu'on fait ou consomme et qui vont nous proposer, nous suggérer habilement de commander telle ou telle chose. J'ai été complètement estomaqué par l'histoire d'Amazon qui emballait, en dépit du coût que cela représente, des ouvrages ou des essais à destination de telle ou telle personne sans qu'elle en ait fait la commande. Le dernier ouvrage de Milad Doueïhi paraît, on sait que vous êtes fan, que vous achetez tous ses livres via Amazon, et donc votre paquet est préparé, emballé et on n'attend plus que votre commande. C'est dans ce monde que l'on est et pour moi, les interfaces c'est cela, cette connaissance de nos pratiques et de nos attentes.

Ce qui pose la question évoquée par Luc Gwiazdzinski du « droit à la disparition » et je n'en ai pas parlé à propos de la ville. Ce qui fait la ville c'est tout de même l'anonymat, le fait de se balader dans les rues, de pas cesser de se frotter à des inconnus ; l'urbanité, c'est savoir se comporter dans des lieux publics face à des inconnus, être urbain c'est-à-dire pas seulement poli, mais savoir se comporter, jouir de la présence des autres. Cet anonymat est aujourd'hui menacé ! Pour prendre une anecdote : il y a un an et demie, une manifestation un peu sportive a eu lieu à Pampelune en Espagne et il y a eu des heurts entre la police et une partie de la population pendant trois jours. Trois jeunes ont été pris et jugés et, dans le faisceau de présomptions, figurait le fait qu'ils avaient laissé leurs portables pendant trois jours chez eux, donc c'était suspect ! Avez-vous remarqué que, lorsque vous vous déconnectez, lorsque vous ne répondez pas immédiatement à votre portable, vous devez vous justifier ? La déconnexion relève aujourd'hui massivement de la justification : *j'étais à une conférence, j'étais en réunion. Pourquoi tu ne m'as pas répondu ?* Vous devez vous justifier et d'ici quelques années, très peu d'années, vous devrez vous justifier de ne pas être géo-localisé. *Quoi tu as coupé ta géo-localisation ? Tu étais*

où ? Et, vous devrez vous justifier, comme si, en filigrane, vous aviez quelque chose à vous reprocher ! Ce quelque chose à se reprocher est moins vis-à-vis d'un regard supplantant ou panoptique du pouvoir, mais plus vis-à-vis du cercle restreint familial et amical. Il y a une pression qui fait que vous êtes loin, mais vous devez être repérable, ce qui pose des problèmes inédits et en tout cas, celui de la déconnexion, du droit au silence, du droit à la disparition, pourquoi pas du droit à la dissimulation aussi sans que ce soit a-civique.

## Jacques-François MARCHANDISE

Cela m'intéresse beaucoup de savoir que Francis Jaureguiberry peut avoir accès à mon agenda et il faudra qu'on en reparle. En revanche, mes pratiques de réponse au téléphone et à la messagerie sont à la vitesse du courrier, non pas parce que je pense que c'était mieux avant mais parce que cela me paraît finalement un rythme plus humain, tout à fait logique.

## Echanges avec la salle

### Jean-Pierre QUINIAUX (Assemblée des Départements de France)

Je voudrais revenir sur la notion même d'habiter car la question qui se pose, me semble-t-il, est *qu'est-ce qui fait qu'à cet âge numérique on puisse avoir le désir d'être à un endroit plus qu'à un autre ?* Qu'est-ce qui fait que je vais me fixer ? Qu'est-ce qui fait que c'est à partir de là que je vais créer mon habitus avec mes enfants, des possibilités de travail ? Il y a tout de même une espèce de devoir de penser le désir d'habiter un endroit, voire des endroits, mais aussi d'y fixer ses racines, d'y poser sa trace, d'y faire des rencontres qui peuvent être très différenciées car elles peuvent être urbaines, rurales, artistiques, etc. Donc aujourd'hui, à l'âge numérique, qu'est-ce qui crée le désir d'habiter à un endroit ?

### Luc GWIAZDZINSKI

Je peux essayer d'esquisser des intuitions, sinon des éléments de réponse. Tout d'abord, il me semble qu'habiter un endroit signifie être dans un univers des possibles, c'est-à-dire *si je veux, je peux*. Question du Parisien au Grenoblois que je suis, mais en même temps que je ne suis pas car j'habite temporairement à Grenoble, temporairement à Paris et temporairement ailleurs, et ceci devient compliqué car il faudrait prendre en compte cette notion d'habitant temporaire : *que fais-tu à Grenoble ? Pourquoi n'habites-tu pas à Paris ?* Première réponse : *parce qu'il se passe des choses à Grenoble* ; deuxième argument : *et toi, Parisien, quand es-tu allé pour la dernière fois au théâtre, ou à tel ou tel évènement ?* Et là, on se rend compte que nous, fameux cousins de province, on va chercher le thermomètre sur la Tour Eiffel. On a un peu cette image là ! Quand on vient à Paris, on densifie et on fait un certain nombre de choses. Mais, le Parisien lui, s'il veut à 23h30, il peut et cela suffit ! C'est un peu comme quand on cherche une localisation pour un appartement ; il faut qu'il soit près du Tramway même si on se déplace à vélo, qu'il y ait un bar tabac à côté même si on n'ira jamais au café tabac, etc. Voilà, on est dans le « si, il faut » ! Donc, il me semble qu'on se nourrit de possibilités qui sont dans le réel ou dans le fictionnel de l'histoire qu'on se raconte, de ce que sera notre vie, notre parcours à un moment donné.

Ensuite, l'autre élément important est celui de la réassurance, c'est-à-dire qu'il faut que cela nous sécurise dans notre image, notre valorisation mais aussi par rapport à un certain nombre de choses qu'on aimerait faire. Et après, me semble-t-il, il y a l'imaginaire et puis l'image (ce n'est pas tout à fait la même chose) qu'on va coller à cet endroit et qui vont être en adéquation avec ceux qu'on projette de nous mêmes. Il y a donc le possible, la réassurance et cette image. Je prend un exemple qui n'est pas celui d'habiter au sens de résidence, mais qui est un transport : si aujourd'hui on utilise beaucoup plus facilement le Tramway que le Bus c'est bien sûr parce que c'est plus pratique, que les planchers sont bas, mais c'est aussi parce qu'on associe son image plus facilement au Tramway qu'on ne l'associe au Bus et de la même façon, au TER qu'à la Micheline même si le TER ne va pas beaucoup plus vite que la Micheline, sauf qu'aujourd'hui le TER ressemble à un Tramway qui ressemble lui-même à un TGV, etc. Je pense qu'on a souvent des associations d'images qui sont très travaillées, avec un design spécifique.

Voilà trois réponses possibles dans quelque chose qui est du domaine du « poly » : on est multi-quelque chose, polytopique, hybride dans nos métiers, nos portefeuilles d'activités et pas simplement au niveau des élites mondialisées, comme le disait un certain ministre, mais aussi des habitants plus modestes des territoires. Cela renvoie à ce qu'avait dit un jour Jean Viard, dont j'aime bien les formules de « territoire repaire » et « territoire repère ». Le « territoire repaire » est celui où on est bloqué : c'est la personne qui n'est pas intéressante, toujours dans le même territoire de travail : *Ah, tu bosses encore là ?* Elle habite toujours au même endroit : *tu n'as pas encore déménagé ?* Elle a les mêmes amis, fait les mêmes choses et ne part pas vraiment en vacances. C'est le territoire qui renferme. Et puis, le « territoire repère » est celui de la ligne Paris-Lubéron-Marrakech, sur laquelle on va poser son oasis de vie lorsqu'on a les moyens et où on

connaît des gens qui sont des vrais bouchers, des vrais artisans, etc. On n’y est pas beaucoup, cette maison on la surcharge d’instruments de la vie rurale dans la période des années 60-70 et maintenant d’instruments de la vie industrielle. Je viens de Longwy en Lorraine et je pense que le Longwy industriel, ou ce qu’il en reste, remplacera un jour le Lubéron, je ne sais pas quand, mais cela arrivera. Cela correspond à cette idée du « territoire repère » qu’on va charger mais où on ne passe pas de temps. Quand on demande à Jean Viard, qui a une résidence dans le Lubéron (mais on pourrait le demander à d’autres) où il habite, il répond qu’il habite à Paris, dans le Lubéron et ailleurs. En fonction de l’endroit où on se trouve on va raconter une histoire différente, mais si on mesurait en termes de temps, il habite peut-être plus dans le TGV. C’est le cas pour lui et certainement pour beaucoup d’autres ; évidemment, je me mets dans le lot.

## Francis JAUREGUBERRY

Ce qu’on observe dans l’habiter change effectivement et je ne vais donc rien ajouter à ce qu’a dit Luc Gwiazdzinski si ce n’est que, lorsqu’on travaille sur les déménagements, sur pourquoi les gens déménagent et qu’on les interroge, c’est souvent pour des motifs professionnels. Si vous leur demandez *pourquoi choisissez-vous cet endroit, car vous pourriez habiter ce quartier ou celui-là ?*, ils vous répondent en premier lieu *différenciation économique* et puis ensuite, ils ont un discours hyper rationalisant de la réalité du type : *il y a des infrastructures culturelles, sportives, etc., il y a à proximité le train, le RER ou le Tramway, il y a des restaurants* ; ensuite, de façon plus subjective, ils vous disent *il y a la réputation du quartier ou de la rue, l’image du quartier*. Tout cet ensemble d’arguments peuvent être quasiment mis en équation et là, le numérique joue de plus en plus un grand rôle, c’est-à-dire qu’on a sur Internet la possibilité de géolocaliser l’endroit, de savoir tout ce qu’il y a autour, on a des statistiques, une objectivation quantitative de l’implantation et en fonction de tous ces critères, on va choisir. Donc, on est quasiment dans une mise en équation, ou un algorithmique, de l’habiter de façon instrumentale, utilitaire et rationalisante.

À côté de cela, il y a ce dont parle Luc Gwiazdzinski, c’est-à-dire qu’il y a des lieux, des endroits auxquels on est attaché pour des raisons presque asociales, complètement subjectives, irrationnelles, quasiment poétiques. *Que fais-tu là ? C’est un lieu où, pour des raisons que je ne cherche pas à analyser, à mettre en équation, je suis bien, j’y suis attaché* ; ou bien : *c’est un point d’ancrage qui me semble important pour me penser comme habitant de monde. Ce lieu est un de mes endroits*. Ce qui change est qu’il y a de moins en moins de mono-appartenance ; il y a plusieurs points d’ancrage et on jongle entre ces points. Ce qui est important est que derrière ces points d’ancrage, en dehors de la première logique rationalisante, il y ait encore de la subjectivité. Cela me semble très important, fondamental, au moment de la responsabilité citoyenne : c’est parce qu’on se sent appartenir, ou qu’on s’identifie, à un territoire ou à un lieu, que cela nous touche subjectivement, qu’on s’en sent responsable. C’est parce qu’on se sent responsable de ce lieu, de ce quartier, de cet espace, qu’on est aussi à l’écoute de ceux qui y habitent, qu’on s’intéresse à son devenir, qu’on devient en un sens citoyen. C’est en ce sens aussi qu’on participe au débat politique sur l’avenir de cet endroit, de ce pays. Là où cela se complexifie, et c’est ce que disait Luc Gwiazdzinski, c’est qu’on ne voit pas pourquoi on ne s’intéresserait qu’à un seul endroit. On peut être citoyen de plusieurs endroits mais on ne sait pas très bien le gérer puisque le système politique est basé sur le territoire, le territoire unique et qu’au niveau électif c’est très compliqué.

## Luc GWIAZDZINSKI

La difficulté vient aussi du fait que la carte de France, avec toutes ces villes de différentes tailles, est en réalité une « carte de nuit », c’est-à-dire qu’on vote là où on dort et non pas là où on vit. Quand on travaille sur un aménagement ou un équipement, par exemple le réaménagement des Halles à Paris, quand l’urbaniste en charge de ce projet, qui est Grand Prix de l’urbanisme, réfléchit à la participation des habitants, il ne pense qu’à un seul profil, celui des associations qui représentent les sept mille habitants qui dorment autour des Halles et non pas les quatre cent mille personnes, voire plus, qui passent là. Quand on aménage un espace, qui décide de mettre ou pas un banc ? Ce sont ceux qui habitent au-dessus et non pas ceux qui vont l’utiliser au fil de la journée. Qui va l’utiliser dans la journée ? Ce n’est certainement pas ceux qui sont consultés, mais des gens de passage, plus ou moins intéressants selon leur vision. Le subjectif, l’image, la réputation sont très importants, mais on fonctionne tous avec ce logiciel, le même que lorsqu’on fait de l’implantation d’entreprises. Dans un de mes précédents métiers, l’implantation d’entreprises, quand une entreprise cherchait à s’implanter, on appliquait des grilles de localisation avec sept critères qu’on renseignait, mais au final tout se jouait sur le fait que la femme du chef d’entreprise qui venait là, était allemande et avait trouvé du boulot dans l’école proche pour faire des traductions, alors qu’on avait passé quatre ans à faire tout un travail d’intelligence économique, pour comparer les sites, faire du benchmarking et finalement aboutir à des solutions de l’ordre du sensible.

Tout ce qui a été dit sur les risques, l’objectivation renvoie, me semble-t-il, à Michel de Certeau, à la ruse, au bricolage, au détournement, à ce qui fait que la ville va être la ville, parce qu’il y a aujourd’hui des artistes qui traversent des villes sans être sous la lecture d’une caméra. Comment fait-on pour détourner cela ? Comment peut-on jouer à nouveau avec cela pour se réapproprier la ville et recréer de la perturbation, du métaphorique ? Je pense que cela est possible, qu’il existe des postures pour cela, mais être dans le réel va devenir un combat car il y a beaucoup d’enjeux urbains.

## Jacques-François MARCHANDISE

Pour ceux qui ne connaissent pas cette histoire là, ce sont les itères de souvenance. En complément de vos interventions et de la question posée sur ce que le numérique change, j'ai l'impression que ce n'est pas le numérique tel qu'on l'a défini depuis le début de la Chaire ou tel qu'on en parle aujourd'hui, qui a rendu le territoire calculable. Ce n'est pas lui non plus qui a fait qu'on s'est mis à parler de compétitivité ou d'attractivité des territoires et donc à instaurer une relation de compétitivité, de choix de territoires. En revanche, il est possible que le numérique fasse levier une fois de plus c'est-à-dire qu'il amène les choses un ou deux crans plus loin, en poussant vraiment plus loin ce modèle du territoire dont vous êtes le client. Il est possible que, dans tout un ensemble de cas, notamment ce qu'on voit avec les tensions très fortes sur le champ de l'emploi, on assiste à un accroissement des mobilités professionnelles subies, comme le fait d'être de plus en plus obligé d'habiter là où on a du travail et où on nous en propose.

A partir du moment où un ensemble de logiques nous détournent d'appartenances affinitaires pour nous amener à des choix toujours plus fonctionnels, étayés de plus par l'accroissement très fort des distances domicile-travail à cause de la pression foncière, ces facteurs là, qui ne sont pas du tout numériques, vont se retrouver outillés par les habitudes qui s'installent, les habitudes de comparer. Comme on a des comparateurs de voyages, on aura peut-être des comparateurs de territoires et ces comparateurs de territoires (ce que font déjà les gens qui disent *je vais habiter à une heure de Paris* à mesure que le TGV met plein de lieux à une heure de Paris ou que les transports rendent cela possible) vont progressivement avoir de la Data pour se nourrir. Le numérique va provoquer et fabriquer des outillages de la personne qui va dire : *ok, mon attachement au territoire, dans la société dans laquelle je vis, est quelque chose dont on peut me détacher pour me mettre ailleurs, eh bien moi aussi je vais jouer comme cela et donc je vais être le client de cette ville, de cet ensemble là*, ce qui évidemment n'est pas sans conséquence sur la relation de citoyenneté, l'attachement au territoire, les repères et l'identité qu'on peut avoir.

A l'intérieur de cela, et je peux le raconter d'une façon sinistre en disant que cela va nuire au pacte démocratique, mais je peux aussi le raconter de la façon « plaque d'immatriculation » c'est-à-dire d'une possibilité de « territoire choisi », où les gens se sont mis à tenir à l'inscription des départements sur leur plaque de voiture et à ne pas déclarer forcément le département où ils habitent mais celui dans lequel ils se reconnaissent. De la même façon, qu'est-ce qui fait que sur les réseaux sociaux numériques on va déclarer assez facilement le lieu où on est (tout le reste est compliqué, mais le lieu c'est plus facile) et ce lieu n'est pas forcément le lieu où on réside principalement mais le lieu où on s'identifie. Si on est Basque et qu'on habite au bout de la planète, on va se déclarer Basque à cause d'une vigueur de la diaspora basque et de la stratégie développée dans cette direction, du côté de ce territoire. On va donc avoir un territoire avec son extension qui va se faire hors les frontières spatiales mais au travers de communautés humaines qui vont se déclarer une affinité avec un territoire. Là encore, il va y avoir un arbitrage permanent entre d'un côté, du fonctionnel et du serviciel et de l'autre, du sensible et de l'affinitaire. Probablement, le halo d'un territoire correspond à l'ensemble des gens qui se reconnaissent autour de lui, qui disent y appartenir, qui manifestent un attachement. C'est très frappant ! Faites l'expérience, si vous ne l'avez pas encore faite, de suivre un territoire, la conversation d'un territoire, sur Twitter ; mais, il y a aussi d'autres façons de le faire : on l'a fait à plusieurs reprises avec certains de mes collègues, autour de l'hyper local par les réseaux sociaux et par les Web Sciences, en aspirant de la donnée. Aujourd'hui, suivez ce qui se twitte dans un territoire en matière de faits divers, sans utiliser les hashtags, juste quand le nom du territoire va apparaître, ou bien celui d'une ville dans une conversation courante : *je vais chez mes vieux à Lorient*, ou bien *dis donc cela craint, à tel endroit*, ou bien *perdu chien*, etc. Vous allez voir une espèce d'empreinte de la vie ordinaire et quotidienne d'un territoire selon comment des gens qui vont s'y référer. C'est assez étonnant comme expérience ! Chaque fois qu'on pense pouvoir s'affranchir d'un territoire fonctionnel, il revient, mais chaque fois qu'on pense vouloir l'imposer, il s'échappe. Je trouve cela assez revigorant comme perspective.

## Anne-Gaëlle LADRIERE (Consultante)

J'avais deux remarques qui rejoignent votre intervention. La première porte sur la notion d'usage qui, me semble-t-il, est une notion qui rassemble à la fois la ville qui a ses usages et ses usagers et le numérique. Dans les deux cas, les usages dépassent la plupart du temps ce qu'avaient imaginé les concepteurs, qu'il s'agisse de services ou autres. C'est précisément dans les usages que l'émotion, la subjectivité, le sensible réapparaissent mais peut-être a-t-on tendance à l'oublier dans le numérique. Ma deuxième remarque est qu'on forge les appartenances dans les usages et qu'outre la question politique de rattachement à un territoire, à un territoire politique, se pose la question de la langue. Pour habiter quelque part, il faut en parler, en maîtriser la langue. Dans le numérique, il y a une langue de travail globale, mais il y a aussi des tas de langages différents qui sont d'ailleurs plutôt de l'ordre des langages communautaires. Au-delà, il me semble qu'on balbutie encore en matière de métalangage du numérique, sans doute parce qu'on en est encore aux balbutiements de ces technologies. On apprend beaucoup sur les réponses aux E-mails : on est nombreux à avoir switché, à répondre tout de suite, à un rythme qui est le nôtre, qu'on adapte à soi. Il me semble donc qu'il y a, sans doute aussi, une question d'éducation à ces usages, un apprentissage à faire, peut-être pas pour nos générations, mais on a au moins à contribuer à forger ces apprentissages.

## Francis JAUREGUIBERRY

Sur les usages, « *la science découvre, la technologie applique et les hommes suivent* » ! C'était en exergue de l'Exposition Universelle de Chicago en 1933. On était en pleine vision du progrès, de ce qu'on appelait à l'époque le progrès : un progrès basé sur les découvertes scientifiques et technologiques. Un collègue a fait de très beaux travaux sur les modes d'emploi des objets technologiques, où on voyait tout le discours de l'ingénieur qui a conçu l'objet, peu importe l'objet ou le process : c'est pétillant d'inventibilité et d'intelligence scientifique et technologique ! Et puis, l'objet arrive à un usager qui ne comprend rien : *il y a trente six boutons, c'est trop compliqué* ! Il y a encore trente ans (cela fait à peu près trente ans que je travaille sur les technologies de la communication), je me rappelle très bien par exemple ce qui s'était passé avec le Minitel : il y avait deux ou trois ergonomes et puis c'était tout ! Et ensuite, il y a eu des scientifiques, des ingénieurs, des techniciens et puis l'usager qui évidemment devait bien s'en servir, mais pour bien s'en servir, il fallait qu'il comprenne le mode d'emploi.

Lorsqu'en tant que sociologue on travaille sur ce que font réellement les gens avec ces outils, on constate qu'ils font tout autre chose : il y a une véritable inventibilité pratique dans l'usage des outils et des applications et lorsqu'on observait ce qui se passait vraiment, c'était souvent très hétérogène par rapport à ce qui avait été initialement pensé. Je ne vais pas répéter l'histoire du Minitel, vous la connaissez, mais on retrouve cela avec les téléphones portables et d'autres objets. La grande affaire est qu'aujourd'hui on n'est plus du tout dans cette logique là ! Il suffit de prendre toutes les grandes marques de terminaux ou d'applications : on est dans une boucle de rétroaction positive où on ne conçoit quasiment plus d'objet sans avoir fait en amont une étude d'usage. On regarde ce que les gens font avec et c'est à partir du constat de ce qu'ils font avec, qu'on va concevoir les nouveaux appareils. Toutes les grandes sociétés de terminaux fonctionnent ainsi. Par conséquent, tant qu'on était dans l'observation de l'inventibilité (on parlait tout à l'heure de Michel de Certeau, de braconnage, de détournement, de poétique) c'était assez simple car d'un côté, on avait l'appareil et de l'autre, on observait. Si on prend l'exemple des smart-phones, les transformations se font à partir d'observations d'usage à grande échelle. C'est comme si l'inventibilité était traduite immédiatement en services ou en objets. Je ne sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise chose, c'est comme cela !

## Jacques-François MARCHANDISE

Je voudrais revenir sur le terme « usage » qui est un terme maintenant assez bien balisé par de nombreux travaux dans nos champs de recherche, mais avec la grande difficulté de savoir *de quoi les usages sont les usages ?* Est-on en train de parler d'usages numériques ? Ou d'usages du numérique ? Ou est-on en train de parler d'usages du territoire ? Ou de quoi d'autre ? On a vu dans vos présentations que tout est mêlé, c'est-à-dire qu'on a aujourd'hui beaucoup de difficulté à séparer les usages numériques des usages tout court. On a une réelle difficulté à ce niveau. Une des clés liée au temps nous empêche par exemple d'y voir clair sur notre temps d'usage numérique dans la mesure même où ne sommes pas toujours en usages situés, en usages d'un dispositif fixe et stable.

A partir du moment où, nous promeneur, nous allons nous déplacer dans un espace public chargé de capteurs, est-on dans un usage numérique ? Quand demain, dans la ville, dans la rue nous allons nous retrouver avec des vitrines qui vont savoir qui nous sommes et qui vont interagir en fonction de notre présence, serons-nous dans un usage numérique ou dans un usage de l'agence immobilière ou du supermarché, ou dans celui de l'espace urbain et de la promenade ? En fait, la difficulté est que, pour qu'il y ait usage, il faut qu'à un moment donné il y ait du vide, il y ait du possible, du choix. J'ai l'impression que la réponse va se trouver une fois de plus chez Michel de Certeau c'est-à-dire dans les espaces, dans les tactiques qu'on va trouver pour être en situation d'usage et non pas en situation fonctionnelle, c'est-à-dire celle d'être réduit à faire ce que les dispositifs incitent à faire pour des raisons techniques ou commerciales, ou pour les deux.

## Francis JAUREGUIBERRY

Je suis d'accord mais si on s'en tient à Michel de Certeau, on est dans le *faire avec, on s'accommode de...* même si c'est avec poésie, inventibilité ! Mais, on ne change pas, on n'est pas stratège, on ne modifie pas le cadre. La grande affaire est que dans ces histoires là, il semblerait que la réflexion -sociologique, géographique, politique, éthique, philosophique- sur ce monde là soit en retard par rapport à la technologie et à ses applications commerciales et, même au-delà du commercial et de ses applications, soit en retard par rapport à cette logique de rationalisation instrumentale du réel.

La question que je pose est donc celle des irréversibilités : lorsqu'on va au supermarché et qu'on est incité à acheter ceci plutôt que cela, on n'y peut rien ! Mais, en réalité, c'est parce qu'on n'aura pas réfléchi en amont que le supermarché n'a pas droit de faire cela. Mais, je reconnais que c'est très difficile.



## Milad DOUEIHI

Cette question est très intéressante, me semble-t-il, même si elle sort un peu du sujet. Les gens ont oublié d'où vient la notion de ruse utilisée par Michel de Certeau, qui a connu un succès énorme et bien sûr très mérité ; elle vient du livre de Jean-Pierre Vernant et Marcel Detienne « *Les ruses de l'intelligence : la Mètis des Grecs* »<sup>7</sup> qui présente autre chose, et à mon avis d'une manière beaucoup plus pertinente que tous les discours sensés être dérivés de Michel de Certeau, notamment sur la ville, etc. Il est assez curieux, quand on regarde les chapitres consacrés par exemple à la pêche, ou à telle ou telle divinité, de trouver d'autres façons de faire qui apportent finalement plus de réponses à des questions globales sur l'intelligence humaine que tous les efforts d'intervention plus tactique. Il est curieux et symptomatique que cette réception ait complètement gommé l'existence des ruses de l'intelligence.

## Claude KIRCHNER (INRIA)

Vos interventions suscitent de nombreuses questions, mais je n'en poserai qu'une relativement à « habiter la Terre ». Dans quelques années, on sera dix milliards d'habitants sur la Terre. Comment dix milliards d'habitants vont-ils habiter la Terre dans un contexte numérique ?

## Luc GWIAZDZINSKI

Je ne sais pas comment on appellera la Terre à ce moment là, tout comme je ne sais pas si ce sera encore ce vaisseau bleu, ce qu'elle sera à ce moment là et je suis donc incapable de vous dire comment on pourra l'habiter. Il me semble peut-être que le numérique peut rendre plus facile la question d'une conscience commune, car le numérique peut favoriser l'émergence d'une telle conscience. Dans les façons d'habiter la Terre, j'en ai proposé une qui renvoie à ce qu'est le numérique, le « multi », c'est-à-dire le fait d'arrêter à un moment donné le gaspillage de l'espace, en retravaillant la question de la rotation des activités sur une même ville. Le numérique permettra peut-être une optimisation de gestion des stocks et des ressources au sens de l'habiter, mais je ne sais pas si on aura une capacité à l'habiter poétiquement comme cela a été proposé tout à l'heure. J'ai l'impression dans tout ce qu'on a dit, en dehors de la ruse et des bémols qui viennent d'être apportés, on est plutôt côté numérique dans une vision de l'optimisation, de la fonctionnalisation. Je pense que derrière votre question, il y a la notion de durabilité, avec en arrière plan le prochain Sommet international sur le Climat et les décisions à prendre qui nous mettent une nouvelle fois face à nos responsabilités.

De la même façon que dans les révolutions, on a avec le numérique la capacité à faciliter la connexion, la circulation d'informations, la mobilisation, mais cette mobilisation doit à un moment donné se faire dans un espace public. Mais, je ne sais pas ce qu'est l'espace public de la Terre aujourd'hui. Ce qui me semble intéressant, et je reviens à l'exemple des ZAD, c'est le fait d'être passé des ZAC aux ZAD, c'est-à-dire des zones d'aménagement concerté aux zones à défendre : il me semble qu'il y a là, à la fois la conscience commune de cette Terre, de ce monde fini et en même temps des points de résistance qui pour l'instant sont très épars ; les ZAD sont des lieux très pointistes à partir desquels on résiste : parfois, on résiste à des choses actées dans des logiques d'aménagement du territoire venues d'ailleurs ou du passé et acceptées par ceux qui habitent aujourd'hui. Mais, à partir de ce point de résistance là, on dépasse la simple question posée : en parvenant à mobiliser des gens venus d'ailleurs, qui circulent d'une ZAD à l'autre, on pose à partir de la ZAD d'autres questions d'existence, parfois même des questions existentielles qui vont largement au-delà du problème de la ZAD. Il me semble qu'au niveau des ZAD, il y a à la fois une conscience, une esthétique de cet « habiter la Terre » et une esthétique de la bricole, du bricolage, du recyclage et donc d'une nouvelle façon de vivre au quotidien. On peut être dans une caravane détruite, dans une baraque construite avec des palettes et être complètement connecté et en résonance avec Gaillac, il y a ce double jeu. Je ne sais pas si c'est la question que vous me posez mais c'est en tout cas comme cela que j'ai essayé de l'attraper à l'invitation de mes voisins.

## Jacques-François MARCHANDISE

Sur le sujet « habiter la Terre », j'ai l'impression qu'une des choses qui traverse vos interventions est au fond du côté du « toujours plus », c'est-à-dire de la surcharge, du surinformé, etc. et qu'une partie des pistes à rechercher se situe autour du *comment arrive-t-on à du « mieux » plutôt qu'à du « plus » ? Comment arrive-t-on à ne pas forcément associer les leviers numériques à des leviers de développement du type « toujours plus » ?*

Finalement, et pour le dire plus rapidement, un des aspects que vous avez évoqué l'un et l'autre relève de l'écologie informationnelle, c'est-à-dire la façon de ne pas toujours surinformer mais d'être dans l'information juste, une autre

---

<sup>7</sup> M. Detienne et J.-P. Vernant « *Les Ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs* », Flammarion, « Champs », 1974, rééd. 1993

façon, pour évoquer l'aspect cognitif, se situant du côté de la construction et d'une maîtrise de la culture. Un autre des aspects mentionnés touche à la question de l'espace public, celle d'habiter la Terre ensemble. Une des trajectoires des territoires aujourd'hui est la segmentation très forte des territoires : d'un côté, c'est ce que dit Laurent Davezies<sup>8</sup> lorsqu'il raconte « *la crise qui vient* » avec d'un côté, des territoires de plus en plus pauvres et des disparités territoriales extrêmement fortes et de l'autre, la montée des ghettos, des Gates Communities et de tous ces ensembles ultra protégés à mesure que coexistent l'extrême richesse et l'extrême pauvreté, les gens qui se sentent assiégés et ceux qui se sentent exclus. Là, le numérique joue déjà un rôle dans les stratégies de contrôle tout comme il joue aussi un rôle dans les décloisonnements car d'un côté, il va poser les frontières et d'un autre, il va permettre de les dépasser, avec des fonctionnalités potentiellement assez différentes.

Demain y aura-t-il encore de l'espace public ? L'espace est-t-il complètement arraisonné par d'autres logiques que celles qui ont prévalu à la définition même de l'espace public ? Tout ceci fait partie de nos sujets mais la question clé est celle de l'épuisement des ressources, mais je n'y reviens pas puisqu'elle a été traitée. Tout un ensemble des hypothèses autour de l'excess capacity, du fait de consommer moins de territoires, moins de bureaux vides une partie du temps, etc. peut encore se vivre aujourd'hui soit dans une voie complètement normative, optimisante et imposée, soit dans une construction collective de choix. On peut se dire cela car on est encore dans un pays, un continent riche et heureux (même si on se plaint) ; par contre, à d'autres endroits les dés sont un peu jetés, mais ce que nous racontent les experts du GIEC et d'autres est que l'espace du choix est probablement en train de se restreindre fortement et, à un moment donné, il faudra juste se demander comment on survit.

### Luc GWIAZDZINSKI

Il ya aussi une autre dimension, celle d'habiter la « Terre en partage ». On en a donné quelques définitions à propos de la question de l'espace public, que ce soit du point de vue du politique, de l'architecte, mais on a aussi réfléchi, à l'échelle de la Terre, à un espace public numérique, c'est-à-dire à un espace public mondial rendu possible à partir du numérique. On a imaginé que le numérique soit cet espace public, qui ne pouvait plus être l'Agora puisqu'on n'était plus à la bonne échelle. Mais, il n'est pas sûr qu'aujourd'hui cet espace soit encore rêvé de cette façon là et qu'il soit une figure stimulante ou l'équivalent, à l'échelle de la planète, de l'espace public qu'on peut avoir en bas de chez soi ou celui qu'on rêvait dans la cité grecque où il y avait à la fois l'espace physique et l'espace du politique. Il me semble que cette vision là a été écartée.

### Jacques-François MARCHANDISE

Dans nos précédents échanges, on a eu l'apport de Philippe Aigrain autour de la notion des communs. Personnellement, je crois que la réponse à cette question est plus du côté des communs et de la façon dont les communs numériques peuvent converger avec les communs.

### Jean-Michel HUBERT (Collège des Bernardins)

Vous avez, l'un et l'autre, utilisé des mots qui se rapprochent : l'un est « l'hyper choix » et l'autre « la surabondance ». Face à cela, vous avez employé des expressions qui se rapprochent aussi : l'une, à titre de précaution, était « éducation adaptée » et l'autre « vivre avec l'information adéquate ». Je comprends parfaitement ces termes qui tendent à placer les citoyens que nous sommes dans la nécessité de s'adapter à un mouvement qui les dépasse, qui va plus vite qu'eux, qu'ils vont subir, dans lequel ils verront à la fois des avantages et des inconvénients et vis-à-vis desquels ils devront s'adapter et, le cas échéant, peut-être se défendre : donc, une sorte de course poursuite ! Par rapport à la thématique de notre rencontre d'aujourd'hui, rappelée par Jacques-François Marchandise, autour de la notion de culture numérique adaptée au terme « habitat », ne faudrait-il pas réfléchir à la manière dont ces préoccupations d'adaptation de l'éducation, de réactivité de chacun, devraient se situer au niveau des concepteurs mêmes de ces évolutions ? Ces préoccupations de liberté, de capacité à l'émotion, de disponibilité du temps ne devraient-elles pas faire partie intégrante, non pas de nos réactions individuelles face au mouvement subi, mais de ce que la Chaire des Bernardins pourrait avoir à dire précisément sur la manière d'appréhender l'évolution par rapport à l'homme de la notion d'habitat ? Je ne sais pas si c'est une question ou une simple une réflexion ou, mais voilà un commentaire en réaction à que vous avez évoqué l'un et l'autre.

### Francis JAUREGIBERRY

La difficulté est que la conception est essentiellement commandée par des intérêts économiques. Au départ, on ne se pose pas des questions éthiques ou morales. Normalement, les deux devraient aller de pair, mais si vous prenez les

---

<sup>8</sup> Laurent Davezies, *La crise qui vient - La nouvelle fracture territoriale*, Ed. Seuil, 2012

applications dont on parle, *qu'est-ce qui se met sur le marché ?*, on cherche une utilisation par le plus grand nombre et qui dégage le maximum de bénéfiques. On ne se pose pas la question de savoir si c'est bien, ou si c'est bon, ou si c'est juste ; on se pose la question de la rentabilité ! Mais, on est ici justement pour se poser ce genre de problématiques et c'est dans le débat public, autour de ces outils, que peuvent apparaître ces questions. Si vous prenez le débat public, il est singulièrement en retard sur ces points là au regard des avancées de l'innovation technologique et de ses applications. C'est très curieux car si on prend les trente ou quarante dernières années, il n'y a pas eu une remise en question du progrès mais, à partir du moment où on a commencé à mesurer les dégâts du progrès sur des applications (personne n'a décidé qu'il fallait un trou dans la couche d'ozone, que le CO<sup>2</sup> était bon, personne n'a décidé le réchauffement climatique et personne ne l'a voulu, ce sont juste des effets secondaires non voulus de ce qu'on appelait le progrès jusqu'à une date récente) la confiance s'est en quelque sorte rompue. Et, dès lors que la confiance est rompue, se pose alors la question de la responsabilité et de l'anticipation. C'est pour cela qu'Ulrich Beck<sup>9</sup> parle de « *société du risque* », qu'il y a de l'incertitude, du questionnement. Malgré tout, les technologies de communication semblent échapper, en quelque sorte, à ce questionnement.

Je constate en tout cas qu'il y a un décalage entre les questions que vous posez et le foisonnement des applications numériques. Mais là, je parlais plus précisément de la géolocalisation et de la réalité augmentée c'est-à-dire *qui décide de quoi va parler ce bâtiment ?* Ce sont des usages, privés souvent, de bâtiments ou d'espaces publics mais, dès lors que ce sont des usages privés et qu'il y a des entreprises qui y travaillent, on n'a plus rien à dire. Comment l'espace public est-il investi de manière privée, avec des logiques commerciales de vente de ce qui est public ? La question qui se pose ensuite est comment peut-on réinvestir de façon citoyenne cet espace ? Personnellement, je ne suis pas du tout pessimiste parce qu'il va y avoir un décalage, une prise de conscience non pas de l'activisme mais de l'activité, même si je ne suis pas contre l'activisme sur ces sujets.

### Jacques-François MARCHANDISE

Au travers de la question posée, on entend le fait que nous sommes au fil de cette discussion à plusieurs échelles : celle sur laquelle vous avez l'un et l'autre insisté, autour de l'individu et de l'expérience, et celle à l'autre extrême d'une échelle plus macro, de la décision et de tous les niveaux intermédiaires.

### Dominique GARET (Fédération des Centres socioculturels de France)

Nos équipes des Centres sociaux mènent des actions de quartiers soit dans des villes soit dans des territoires ruraux. Pour avoir travaillé en lien avec d'autres réseaux (on parlait de Réseaux d'Education populaire avant de parler de numérique et c'est intéressant de voir que les choses finalement se croisent), je pense notamment aux MJC (Maisons des Jeunes et de la culture) ou aux Foyers ruraux avec lesquels on est en contact permanent, je dirais que cette confrontation au développement d'une culture numérique et de ses pratiques amène finalement, pour tous ceux qui sont salariés ou bénévoles dans ces réseaux, des questionnements et une formulation des enjeux que vous avez dans vos interventions tout à fait bien clarifiés, nommés, structurés. Je regrette d'être un peu le seul ici car il me semblerait souhaitable de pouvoir croiser toutes ces approches afin d'éclairer l'expérience de gens qui sont des praticiens engagés mais qui ne prennent pas le temps parfois, ou qui le prennent insuffisamment, d'écrire et de nommer les choses comme vous l'avez fait là. Donc, je vous remercie parce que vous avez tout à fait éclairé un certain nombre de pratiques qui conduisent les professionnels et les bénévoles des Centres sociaux et un certain nombre de personnes de ces réseaux à dire (et c'est une majorité) : *on est des praticiens du contact direct, donc on est sur l'expérience directe, c'est cela qui compte avant tout, donc ne nous parlez pas de numérique !* Et puis, finalement, au cours des années, on a vu se développer le recours à des outils numériques qui ont enrichi ce qu'on fait, nos usages. Si aujourd'hui, on arrive à bien travailler dans un réseau européen et même mondial, du moins au niveau des Centres sociaux ou assimilés, c'est bien parce qu'on a des outils qui sont ceux du Web.

Aujourd'hui, on essaie d'avoir une approche plus distanciée et réfléchie de ces questions là (dans ce cadre, on est en contact épisodiquement avec la FING), qui est de se dire : *ce n'est ni fascination (c'est formidable, c'est super !), ni diabolisation*. Je crois que cette opinion est assez partagée par l'ensemble des praticiens et acteurs des Centres sociaux qui essaient d'avoir une approche qui renvoie à une forme de sobriété numérique et qui est de se dire : *voilà, on ne rejette pas mais, on pense qu'il y a des choses qui doivent rester l'essentiel de notre pratique !* Sans parler de fracture, on est toutefois confronté dans un certain nombre d'endroits, de villes ou de villages, au fait que, pour répondre à l'absence d'interlocuteurs directs (je pense à des positionnements de Caisses d'Allocations Familiales, du Pôle Emploi ou des Services fiscaux), la solution est de dire que les gens doivent utiliser Internet et tous ces outils là. Or, dans le réseau des Centres sociaux, on ne partage pas cette position mais on manque d'outillage pour argumenter. On n'est pas d'accord parce que selon nous la vie ce n'est pas cela, ce n'est pas l'expérience de vie qu'on veut avoir, même si cela peut être

---

<sup>9</sup> Ulrich Beck « *La société du risque* », 1986, Coll. Alto, éd. Aubier, 2001

utile et important. Je voulais donc plus témoigner des préoccupations qui sont les nôtres, dans notre vie quotidienne, pour éclairer les décideurs et leur faire prendre conscience qu'ils doivent aussi entendre cette dimension là.

### Tania LASISZ (SGMAP)

Je voudrais réagir à ce que vous disiez et faire une remarque à ce que m'avait inspiré Luc Gwiazdzinski quand il parlait du devenir d'un « urbanisme des temps ». Je crois que, quand on parle d'habiter, surtout au sens d'exister, on ne parle pas seulement d'ancrage ; quand on se met à réfléchir au numérique, on n'est plus seulement dans l'ancrage, la sédentarisation, etc. Il y a sûrement un autre urbanisme à inventer avec le numérique qui est un « urbanisme des mouvements », au-delà d'un urbanisme des temps. Quand on observe tous ces urbains qui décident d'aller à la campagne, qui ont acquis des usages et des commodités qu'il est difficile économiquement de réimplanter en dehors des grands pôles urbains, ce qu'on cherche à réinventer via le numérique ce sont plutôt des usages accessibles et qui ne supposent pas la même infrastructure lourde en termes d'équipements, de tuyaux (même s'il en faut évidemment un minimum), de services ou de reproduction à l'identique des systèmes urbains classiques. Je pense que si on a une acception un peu plus large de la notion d'habiter, on est aussi dans des mouvements auxquels le numérique peut servir de levier. Voilà le commentaire que je souhaitais faire car il me semblait que la mobilité n'avait pas beaucoup été abordée dans le terme habiter.

### P. Frédéric LOUZEAU (Collège des Bernardins, pôle de recherche)

En réaction à ce que vous avez dit sur les Centres sociaux, si je comprends bien, vous dites que vous avez caractérisé votre attitude, ou l'attitude des acteurs des Centres sociaux, en « *ni fascination, ni diabolisation* ». Je crois que cela décrit très bien en tout cas ce qui est ici le mouvement général de la Chaire. Ce qu'on essaie de faire est une réflexion qui approche cette réalité du numérique, sans fascination ni diabolisation. Cela me rappelle une parole que le concepteur de ce Collège des Bernardins, qui était le cardinal Jean-Marie Lustiger, disait au début où il est devenu évêque de Paris : il définissait *le rôle culturel des chrétiens comme un rôle qui n'était ni de fascination ou de collusion avec la culture, ni d'opposition frontale*. Ce qui m'a beaucoup intéressé dans ce que vous avez dit est qu'au fond, ce discernement qu'on a à faire, les acteurs de vos Centres le font presque au jour le jour dans leurs pratiques, leurs usages et j'ai trouvé cela tout à fait intéressant. Cela veut dire que ce travail de discernement qu'on essaie de faire dans la Chaire doit être à la fois théorique et pratique, d'où l'importance qu'il y ait des personnes comme vous, qui soient du terrain, qui puissent participer à nos travaux pour qu'il y ait ce va et vient permanent entre le théorique et le pratique.

### Luc GWIAZDZINSKI

Je voudrais réagir à plusieurs interventions. En premier lieu, on a peut-être trop donné l'impression qu'on était dans le numérique sur le « toujours plus », l'adaptation. Il me semble que le numérique permet aussi le lâcher prise, le slow, le circuit court, le partage. L'outil n'impose pas toujours cette forme d'adaptation, le numérique peut aider aussi à faire d'autres choix. En deuxième lieu, au sujet des Centres sociaux, ce qui me semble intéressant est qu'avec un de vos publics, celui des adolescents, on a un des « *trous noirs* » des politiques publiques : l'adolescent qui fait peur aux politiques, dont les UFCV (Union française des centres de vacances et de loisirs) et les Francas avec lesquelles j'ai pu travailler, ne savent plus faire, alors qu'ils sont des « hyper » par rapport au numérique. Les Centres sociaux sont donc une vigie pour ces adolescents qui sont en avance mais qu'on va rarement regarder (ou, de mon point de vue, insuffisamment) ou observer notamment sur ce qu'ils font en termes d'usages. Si le but de la Chaire est de poser du pratique, de la recherche, de l'action, il me semble que sur cet axe là on n'a pour l'instant fait que de toutes petites choses, et moi modestement en tant que géographe avec l'UFCV.

En dernier lieu, concernant l'externalisation, sous prétexte qu'on va être servi, ciblé en fonction de qui on est, valorisé, je me transforme personnellement en secrétaire tous les soirs parce que, là où avant on m'envoyait des documents, j'ai maintenant une base de données my Truc.fr où je vais chercher les documents, les télécharger, les imprimer, etc. Pareil, quand je dois choisir quel opérateur je prends, il faut optimiser et je perds un temps fou à le faire pour in fine me faire toujours avoir, alors qu'avant la règle était mieux fixée puisque je savais qu'après huit heures ou huit heures trente, je payais moins de téléphone, mais naturellement il était moins portable ! *Comment, sous prétexte de services et grâce au numérique, les entreprises ont externalisé !* Mais, l'université fait la même chose et nous impose de faire des tâches pour lesquelles à mon avis on n'est pas très bien outillé !

### Jacques-François MARCHANDISE

Merci beaucoup à tous les deux et merci à vous tous. Je pense qu'on a engrangé beaucoup de choses très riches. J'ai retenu, parmi les points clés, qu'on aurait pu aller très loin sur cette question de l'habiter : on aurait pu l'aborder depuis la philosophie et non pas depuis les spécialités de l'espace et de la société, car c'est une notion richement visitée par les

philosophes depuis longtemps. Je retiens aussi l'idée avancée par l'un et l'autre, selon laquelle *le territoire tourne autour de moi qui en devient une espèce de point central*. Je retiens également les approches faites, au travers du numérique, autour de l'expérience ou du défaut d'expérience, ce branding expérience auquel on va pouvoir arriver dans certains cas, cette histoire assez délicate du comment rester dans une expérience humaine du territoire vécu, comment habiter notre monde ?

C'était le dernier séminaire du semestre et on se retrouve le 23 septembre 2015, autour de la thématique « Vivre » où on abordera des parcours de vie (life, logging...), les traces qu'on laisse, etc. Je vous demande de noter également la date du grand évènement d'automne, en cours de conception avec Milad Doueïhi et toute l'équipe de la Chaire, qui aura lieu ici aux Bernardins, le 8 octobre 2015 après-midi jusqu'en début de soirée. On abordera les problématiques du travail et de l'emploi, autour des questions de robots et d'intelligence artificielle et de toutes ces transformations lourdes. Il y aura deux tables rondes que nous animerons l'un et l'autre mais aussi un appel à jeunes chercheurs pour travailler sur des pistes émergentes de la recherche dans ces domaines. On aura donc l'occasion de vous en reparler bientôt par écrit. Merci à tous.

\*\*\*\*